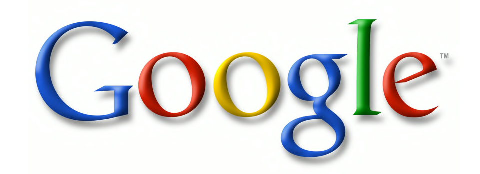


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

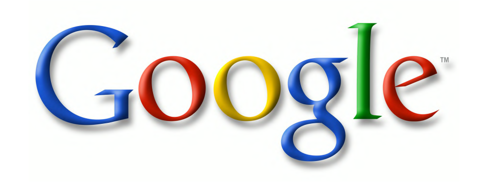
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





YAM
Collection

COLLECTION
DES
MORALISTES ANCIENS.

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.

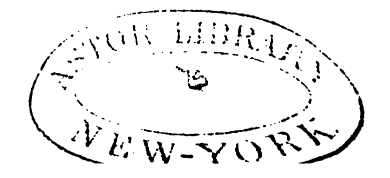


A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en surv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.


ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE,

TRADUITS DU GREC DE XÉNOPHON

PAR M. LEVESQUE.

TOME PREMIER.



LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE.

LIVRE PREMIER.

I.

J'AI ſouvent admiré comment les accuſateurs de Socrate ont pu le préſenter aux Athéniens comme un criminel d'état, & leur perſuader qu'il méritoit la mort. Quelle étoit leur accuſation ? Socrate eſt coupable, diſoient-ils, car il ne croit point

aux dieux que révere la république, car il introduit des divinités nouvelles : il est coupable, car il corrompt la jeunefse.

Il ne révéroit point les dieux de l'état ! Et quelle étoit la preuve de cette imputation ? Il faifoit des facrifices, & l'on ne pouvoit l'ignorer : il en offroit fouvent dans l'intérieur de fa maifon; fouvent il en offroit fur les autels publics. Se cachoit-il quand il avoit recours à la divination ? Il difoit lui-même, & tout le monde répétoit, qu'il étoit infpiré par un être fupérieur : c'eft ce qui a le plus contribué, je crois, à le faire accufer d'introduire de nouveaux dieux.

Mais quelles font les nouveautés qu'on peut lui reprocher ? Qu'a-t-il

ſait ? ce que ſont tous ceux qui croient à la divination : ils conſultent le vol des oiſeaux, ils sont attentifs aux paroles ſortuites, ils obſervent les préſages, ils interrogent les entrailles des victimes. Penſent-ils que les oiſeaux, penſent-ils que le premier homme qu'ils rencontrent, ſoient inſtruits de ce qu'ils cherchent à ſavoir ? Non, ſans doute ; mais ils croient que les dieux eux-mêmes leur envoient ces ſignes de leur volonté, & c'étoit le ſentiment de Socrate.

Le vulgaire, il eſt vrai, dit qu'il eſt excité ou retenu par les rencontres qui lui sont offertes, par les oiſeaux qu'il obſerve : mais ce n'étoit pas ainſi que Socrate s'exprimoit. Il penſoit, il diſoit qu'un être

ſupérieur daignoit l'inſpirer ; & c'étoit d'après ces avis intérieurs qu'il conſeilloit à ſes amis de ſuivre leurs deſseins ou de les abandonner. Les uns ſe sont bien trouvés de l'avoir cru ; les autres ſe sont repentis de ne l'avoir pas écouté.

On n'imaginera pas qu'il eût voulu paſser dans l'eſprit de ſes amis pour un imbécille ou pour un impoſteur. Cependant s'il eût été convaincu de menſonge après avoir ſoutenu qu'il étoit inſpiré par un dieu, comment auroit-il évité l'un ou l'autre de ces reproches ? En un mot, puiſqu'il oſoit prédire l'avenir, il eſt clair qu'il croyoit dire la vérité.

II.

MAIS, dans cette perſuaſion, en

qui pouvoit-il mettre ſa confiance, ſi ce n'étoit en Dieu même? Et s'il donnoit ſa confiance aux dieux, comment pouvoit-il croire qu'ils n'exiſtoient pas?

Religieux en public, il ne l'étoit pas moins dans le ſecret de la plus intime amitié. Il engageoit ſes amis à ſuivre leurs lumieres dans les choſes indiſpenſables : mais, dans les entrepriſes dont l'événement eſt toujours incertain, il les envoyoit conſulter les oracles. L'art de la divination, diſoit-il, eſt nécesſaire pour bien adminiſtrer un état, & même pour bien régler une famille. L'architecture, la ſculpture, l'agriculture, la politique, l'économie, la ſcience des calculs, celle de commander des armées, toutes ces con-

noiſsances enfin ont leurs principes; toutes peuvent être ſoumiſes à notre choix. Mais auſſi, dans toutes, ce qu'il y a de plus important, les dieux ſe le sont réſervé, & nous ne pouvons y trouver que l'obſcurité la plus impénétrable.

En effet, on peut très bien planter un verger; mais sait-on qui doit en recueillir les fruits? Un architecte ſaura donner à ſon édifice les plus belles proportions; mais nous dira-t-il qui doit l'habiter? Ce général d'armée sait combattre; mais sait-il s'il ne ſe repentira pas d'avoir livré bataille? Ce politique connoît bien les principes du gouvernement; mais il ignore s'il pourra ſe féliciter un jour d'avoir tenu les rênes de l'état. Ce jeune homme épouſe une

belle femme; il ſe promet de goûter auprès d'elle la félicité ſuprême: elle ne lui cauſera peut-être que des chagrins. Un autre ſe repaît des plus brillantes eſpérances, car il vient d'entrer dans l'alliance des hommes les plus puiſſants de l'état: il ne prévoit pas qu'ils le feront exiler un jour.

Socrate regardoit comme une folie de ne pas reconnoître dans les événements une providence divine, & de les ſoumettre à l'intelligence humaine; mais il ne trouvoit pas moins inſensé d'aller conſulter les oracles ſur des choſes que les dieux nous ont permis d'apprendre, & dont nous pouvons juger par nous-mêmes: comme ſi l'on s'aviſoit de demander à la divinité ſi l'on doit faire

conduire ſon char par un cocher habile ou mal-adroit, ou ſi l'on confiera ſon vaiſseau à un bon ou à un mauvais pilote. Il taxoit d'impiété la manie d'interroger les dieux ſur ce qu'on peut aisément connoître en prenant la peine de calculer, de meſurer, de peſer. Commençons, diſoit-il, par apprendre ce que les dieux nous ont accordé de ſavoir, & conſultons-les ſur ce qu'ils nous ont caché; car ils daignent ſe communiquer à ceux qu'ils favoriſent.

III.

On peut dire que la vie entiere de Socrate s'eſt écoulée sous les yeux des hommes. Le matin il alloit à la promenade & dans les lieux d'exercice : il ſe montroit ſur la place aux heures où le peuple s'y rendoit en

foule, & passoit tout le reste du jour au milieu des plus nombreuses assemblées. Le plus souvent il parloit; tout le monde pouvoit l'écouter : & lui a-t-on jamais vu faire, lui a-t-on jamais entendu dire rien d'impie, rien de suspect ?

Il n'avoit pas la manie si commune d'embrasser dans ses leçons tout ce qui existe, de rechercher l'origine de ce que les sophistes appellent la nature, & de remonter aux causes nécessaires qui ont donné naissance aux corps célestes. Il prouvoit qu'il faut avoir perdu l'esprit pour se livrer à de semblables spéculations. Ces gens-là, demandoit-il, croient donc avoir épuisé tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, puisqu'ils s'occupent de ce

qui l'intéreſse ſi peu ; ou pe
qu'il nous ſoit permis d'ab
les choſes que les dieux
voulu nous ſoumettre, pou
fondir les ſecrets qu'ils ſe
ſervés ?

Il admiroit ſur-tout l'
ment de ces faux ſages qu
tent pas que l'eſprit huma
roit pénétrer ces myſtere
diſoit-il, ceux qui ſe piq
parler le mieux ſont bie
s'accorder entre eux ſur le
cipes. Qu'on les voie enſe
ſe croiroit dans une aſſe
fous. Quels ſymptômes e
marquons-nous dans les
reux atteints de folie ? Ils
ce qui n'a rien de terrib
craignent rien de ce qu



qui l'intéresse si peu ; ou pensent-ils qu'il nous soit permis d'abandonner les choses que les dieux ont bien voulu nous soumettre, pour approfondir les secrets qu'ils se sont réservés ?

Il admiroit sur-tout l'aveuglement de ces faux sages qui ne sentent pas que l'esprit humain ne sauroit pénétrer ces mysteres. Aussi, disoit-il, ceux qui se piquent d'en parler le mieux sont bien loin de s'accorder entre eux sur leurs principes. Qu'on les voie ensemble, on se croiroit dans une assemblée de fous. Quels symptômes en effet remarquons-nous dans les malheureux atteints de folie ? Ils redoutent ce qui n'a rien de terrible, & ne craignent rien de ce qui est vrai-

ment redoutable. Il en eſt de même de ces prétendus philoſophes : les uns croient qu'il n'y a pas de honte à tout dire, à tout faire en public ; les autres ne permettent pas même d'avoir aucun commerce avec les hommes : ceux-ci ne reſpectent ni temples ni autels, ni rien de ce que nous regardons comme ſacré ; ceux-là réverent les pierres, les troncs d'arbres, & juſqu'aux animaux.

Dans leurs recherches ſur les objets de la nature, les uns ſe figurent qu'il n'exiſte qu'une ſubſtance ; & les autres, que le nombre des ſubſtances eſt infini : celui-ci ſoutient que toutes les parties de la matiere sont dans un mouvement continuel ; & celui-là, qu'il n'y a pas même de mouvement : ici on vous prouvera

que tout naît & périt ; & là, qu'il ne peut y avoir jamais de naiſſance ni de deſtruction.

Mais, ajoutoit-il, quand nous avons appris quelque métier, nous nous croyons en état de l'exercer enſuite pour notre uſage ou pour celui des perſonnes que nous voulons obliger : en eſt-il de même de ces ſcrutateurs de la nature ? Eux qui connoiſſent ſi bien les cauſes de tout, croient-ils auſſi pouvoir faire à leur gré des vents, de la pluie, des ſaiſons, ou d'autres ſemblables merveilles dont ils peuvent avoir beſoin ? Ils n'oſent ſe flatter de tant de puiſſance ; ils ne ſavent rien faire de tout cela : il leur ſuffit de ſavoir comment tout cela ſe fait.

IV.

C'EST ainsi qu'il parloit de ces vaines ſpéculations. Content de s'entretenir des choſes qui sont à la portée de l'homme, il examinoit ce qui eſt pieux, ce qui eſt impie, ce qui eſt honnête ou honteux, ce qui eſt juſte ou injuſte. Il recherchoit ce que c'eſt que la ſageſse & la folie; ce qui conſtitue la valeur & la puſillanimité; ce que c'eſt que la ſociété, & quel eſt celui qui en connoît les principes; ce que c'eſt que le gouvernement, & comment on ſe rend digne d'en tenir les rênes. Tels ou de ſemblables objets occupoient ſeuls ſa pensée: il accordoit le titre d'hommes honnêtes & vertueux à ceux qui s'en étoient fait une étude, & rejettoit au nombre des eſclaves

ceux qui les avoient négligés.

Que ſes juges ſe ſoient trompés ſur ſes pensées ſecretes, cela ne me ſurprend pas; mais qu'ils n'aient fait aucune attention à ce que perſonne n'ignoroit, voilà ce que je ne puis comprendre.

Il avoit fait ſerment, en qualité de sénateur, de ne juger que conformément aux loix. Élevé enſuite à la dignité d'épiſtate (1), & preſsé par le peuple de condamner à mort, contre la loi, Eraſinide, Traſyle, & ſept autres capitaines, il refuſa conſtamment de porter le décret. Le peuple

(1) C'étoit la premiere & la plus puiſsante des magiſtratures. On ne pouvoit en jouir qu'un ſeul jour & qu'une ſeule fois en ſa vie. L'épiſtate avoit les clefs de la fortereſse & du tréſor.

s'emporta, les grands menacerent : mais il aima mieux garder son serment que de complaire à la multitude, & d'appaiser par une injustice les hommes puissants qui se flattoient de le faire trembler.

C'est qu'il n'avoit pas sur la providence les idées du vulgaire, qui pense que plusieurs choses sont connues des dieux & que d'autres leur échappent. Il étoit persuadé que les dieux voient toutes nos actions, entendent tous nos discours, & pénetrent jusques dans les profondeurs de nos plus secretes pensées ; qu'ils sont par-tout, & qu'ils font, en toute occasion, connoître leurs volontés aux mortels : & les Athéniens ont pu se persuader qu'il avoit sur la divinité des opinions condamna-

bles, lui qui n'avoit jamais rien dit, jamais rien fait, qu'on pût ſoupçonner d'impiété! On célébreroit aujourd'hui la piété d'un homme qui agiroit, qui penſeroit comme lui.

V.

JE ne suis pas moins ſurpris que perſonne ait jamais pu voir dans Socrate un corrupteur de la jeuneſſe. Sans revenir ſur ce que nous avons déja dit, qui fut jamais plus ſupérieur aux foibleſſes de l'amour? plus ennemi des délices de la table? qui sut mieux ſupporter la rigueur du froid, les chaleurs brûlantes de l'été, les plus rudes fatigues? Il s'étoit fait une telle habitude de la modération, qu'il vivoit content dans la plus humble fortune. Et l'on veut qu'il ait entraîné les autres dans

[illegible]

[illegible]

gence dans les autres. Manger avec excès, travailler de même, voilà ce qu'il condamnoit : mais il aimoit qu'on ſe nourrît avec modération, & qu'on travaillât ſans s'épuiſer de fatigue. Ce régime, diſoit-il, eſt ſalutaire à la ſanté, & ne nuit point aux facultés de l'eſprit. Sur ſa table & dans ſes vêtements, il étoit bien éloigné de la délicateſſe & de l'oſtentation : mais on ne peut lui reprocher d'avoir inſpiré l'avarice à ſes amis. Il les guériſſoit des autres paſſions; &, ne recevant aucun honoraire des leçons qu'il leur donnoit, il leur offroit un bel exemple de déſintéreſſement.

C'étoit même ſur ce déſintéreſſement qu'il fondoit ſa liberté. Se faire payer de ſes converſations,

c'eſt, diſoit-il, ſe rendre eſclave, puiſqu'on s'impoſe l'obligation de ne les pas interrompre à ſon gré. D'ailleurs il ne comprenoit pas qu'on prît de l'argent pour donner des leçons de vertu : comme ſi l'on pouvoit en retirer une plus grande récompenſe que d'acquérir un ami ; ou comme ſi l'on devoit craindre, en rendant un homme honnête & vertueux, qu'il n'aura pas la plus grande reconnoiſsance pour le plus grand de tous les bienfaits !

VI.

SOCRATE ne faiſoit pas toutes les belles promeſses dont les profeſseurs mercenaires de là vertu sont toujours ſi prodigues : mais il eſpéroit que ceux qui auroient embraſsé ſes ſentiments ne manqueroient ja-

mais de s'aimer entre eux comme des freres, & de conſerver pour lui une tendreſse vraiment filiale. Si l'on veut qu'il ait corrompu la jeuneſse, l'amour de la vertu sera donc regardé comme un germe de corruption.

Mais, dit ſon accuſateur, on apprenoit dans ſon commerce à mépriſer les loix reçues. C'étoit, à l'en croire, une abſurdité qu'une feve décidât quels seroient les chefs de la république. Qui oſeroit confier ſon vaiſseau à un pilote tiré au sort? A-t-on recours au sort pour choiſir un architecte, un joueur de flûte, ou d'autres ſemblables artiſtes, dont les fautes seroient bien moins dangereuſes que celles des magiſtrats? C'eſt par de ſemblables diſcours

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

lence. Pour employer la force, il faut un grand nombre de complices; pour persuader, il n'en faut aucun. Celui qui croit avoir assez de ressources en lui-même pour dominer sur les esprits n'ensanglante pas ses mains : voudroit-il se défaire d'un homme qu'il est de son intérêt de conserver, puisque la douce persuasion va le lui rendre utile ?

VII.

MAIS Critias, mais Alcibiade, continue l'accusateur, ont eu des liaisons avec Socrate, & ils ont fait le plus grand mal à leur patrie. On ne vit point, dans le temps de l'oligarchie athénienne, d'homme plus violent, plus avare que Critias; ni, dans la démocratie, d'homme plus violent, plus débauché, plus insolent qu'Alcibiade.

Je suis loin d'entreprendre l'apologie de leur conduite; je ferai seulement connoître le genre de rapports qu'ils eurent avec Socrate. C'étoient bien les deux hommes les plus ambitieux d'Athenes : ils auroient voulu s'emparer de toutes les affaires de la république pour effacer la gloire de tous leurs concitoyens. Ils savoient que Socrate, étranger à toute volupté, étoit en même temps fort pauvre & très content de son sort : mais ils savoient aussi que, par le talent de la parole, il tournoit à son gré ceux qui conversoient avec lui. Voilà ce qu'ils avoient remarqué. Dira-t-on que des hommes de leur caractere aient recherché Socrate pour acquérir la même sagesse, la même pureté de

mœurs ? Non, ſans doute ; iſs ne vouloient gagner dans ſon commerce que l'uſage de la parole & celui des affaires. Si Dieu leur avoit donné le choix de vivre toujours comme Socrate ou de mourir, je suis sûr qu'ils auroient préféré la mort.

C'eſt ce qu'ils ont prouvé par leur conduite. Dès qu'ils crurent en ſavoir plus que ceux qui profitoient en même temps de ſes entretiens, ils l'abandonnerent pour ſe jetter dans les affaires de la république, montrant aſsez qu'ils n'avoient pas eu d'autre raiſon de le rechercher.

On dira peut-être que Socrate, avant d'enſeigner à ſes diſciples l'art de gouverner les hommes, auroit dû leur apprendre celui de ſe gou-

verner eux-mêmes. Je ne m'amuſerai pas à combattre cette objection : je vois ſeulement que tous les maîtres, non contents d'inſtruire leurs éleves par le moyen de la parole, ſe donnent pour exemples, & leur montrent qu'ils sont les premiers à pratiquer ce qu'ils enſeignent. Je sais auſſi que Socrate montroit en lui-même à ſes amis le modele de l'homme ſage & vertueux, & qu'il joignoit à ſon exemple les plus belles leçons ſur les devoirs des hommes & ſur la vertu. Je sais enfin qu'Alcibiade & Critias ſe conduiſirent avec ſageſſe tant qu'ils le fréquenterent; non qu'ils craigniſſent, comme des enfants, qu'il les punît de leurs fautes, mais parcequ'ils avoient alors l'idée du bien.

VIII.

LA plupart de ces gens qui font un métier de la philosophie soutiendront peut-être que l'homme juste ne peut devenir injuste, ni l'homme modeste, insolent ; & que, dans tout ce qui porte sur des principes, on ne peut tomber dans l'ignorance après avoir été bien instruit.

Je ne pense pas comme eux. Par l'exercice, le corps prend les habitudes qu'on lui veut faire contracter : l'exercice n'est pas moins nécessaire à l'ame ; c'est par lui seul qu'on s'accoutume à remplir ses devoirs, & qu'on parvient à s'abstenir sans peine de ce qui nous est interdit.

Aussi voyons-nous que les peres n'osent se reposer sur le caractere heureux de leurs enfants : ils ont

encore un grand soin de les éloigner des sociétés dangereuses, persuadés que la fréquentation des hommes honnêtes est un des plus utiles exercices que puisse prendre la vertu, mais qu'elle se perd dans la fréquentation des méchants. Le poète Théognis rend témoignage à cette vérité :

Le sage dans nos cœurs fait passer ses vertus ;
Le méchant nous ravit notre bonté premiere.

Il dit ailleurs :

Le vice a quelquefois surpris le cœur du sage.

Je suis frappé de cette vérité. Je vois que, par le défaut d'exercice, on oublie même les vers, quoique leur mesure serve à les graver profondément dans la mémoire : la négligence nous fait oublier de même

les principes que nous avons le mieux connus. Si nous oublions les préceptes qui nous engageoient à la vertu, nous perdons bientôt de vue tout ce qui nous la rendoit chere ; elle-même est bientôt oubliée.

Voyez l'homme qui s'adonne au vin ou qui se laisse enchaîner par l'amour : il n'a plus la même force pour observer ses devoirs & pour s'interdire ce qu'il doit éviter. Plusieurs, avant d'aimer, savoient ménager leur fortune ; blessés par l'amour, ils ne le savent plus : ils commencent par dissiper leur bien, & se livrent ensuite à des gains honteux qui naguere les auroient fait rougir.

Comment donc ne pourroit-il pas arriver qu'un homme aupara-

vant réſervé dans ſes mœurs perdît toute retenue, & que le juſte devînt injuſte ? Je suis perſuadé que toutes les bonnes qualités peuvent s'acquérir par l'exercice, & la tempérance auſſi bien que les autres. Dès que les voluptés ſe sont emparées de notre ame, elles lui ſont abjurer toute retenue, & la ſoumettent en eſclave aux appétits déréglés du corps.

IX.

TANT qu'Alcibiade & Critias reſterent auprès de Socrate, tant qu'il leur prêta ſes ſecours pour combattre leurs paſſions vicieuſes, ils surent leur réſiſter & les vaincre : mais dès qu'ils l'eurent abandonné, Critias ſe retira dans la Theſſalie, & y vécut avec des hommes qui aimoient bien mieux s'abandonner à leurs

déréglements que d'observer la justice. Pour Alcibiade, sa beauté le fit poursuivre par une foule de femmes du plus haut rang ; le peuple le révéroit ; le pouvoir qu'il acquit dans la république & chez les puissances alliées lui procura un nombreux cortege de flatteurs habiles à le corrompre ; il vit qu'il lui seroit aisé de saisir les rênes du gouvernement ; il s'oublia lui-même, & ressembla bientôt à ces athletes qui négligent de s'exercer parcequ'ils ont remporté trop aisément la victoire.

Voilà ce qui perdit Critias & Alcibiade. Enflés de leur noblesse, éblouis de leur fortune, étourdis de leur puissance, amollis par leurs complaisants, corrompus par toutes

& devenir vicieux ſous un autre : accuſe-t-il le premier inſtituteur ? n'en fait-il pas même l'éloge en voyant que le jeune homme ne s'eſt corrompu qu'en ceſſant de ſuivre ſes leçons ? Les peres même ne sont pas accusés des fautes que font ceux de leurs enfants qu'ils ont toujours gardés auprès d'eux, à moins qu'ils ne leur aient donné de mauvais exemples. On n'auroit pas dû juger Socrate avec plus de rigueur.

Lui-même a-t-il fait le mal ? dites qu'il fut un méchant. Mais ſi toute ſa vie ne mérita que des éloges, quelle injuſtice de rejetter ſur lui de fautes qui lui furent étrangeres !

X.

BLAMEZ-LE cependant s'il a l
les vices des autres en pratiq

lui-même la vertu. Mais n'a-t-il pas fortement repris les vices de l'autre? Ne l'a-t-il pas fait rougir de ses appetits pervers? Pour recompense, il s'en fit un mortel ennemi.

Critias, devenu l'un des trente tyrans, & choisi avec Chariclés pour donner des loix, s'avisa, par ressentiment, de défendre d'enseigner l'art de la parole. C'estoit Socrate qu'il avoit en veue. Comme il n'avoit aucun moyen de l'attaquer, il faisoit tomber sur lui les reproches dont on charge communément les philosophes, & tâchoit à le rendre dans l'esprit de la multitude. Socrate n'avoit pas donné lieu à ces imputations, du moins si j'en dois croire ce que j'ai moi-même entendu de sa bouche, & ce que d'autres

qui l'avoient souvent écouté, ont pu m'apprendre de lui.

Enfin Critias leva le masque; car les trente tyrans ayant fait mourir un grand nombre de citoyens, en ayant forcé d'autres à seconder leurs injustices: Je serois étonné, dit Socrate, que le gardien d'un troupeau qui égorgeroit une partie du bétail qui lui est confié, & rendroit le reste plus maigre, prétendît passer pour un bon berger: mais un homme qui, se trouvant à la tête de ses conciroyens, en détruiroit une partie & corromproit le reste, m'étonneroit encore bien davantage, s'il ne rougissoit pas de sa conduite & qu'il prétendît à la gloire d'un bon magistrat. On ne tarda pas à rapporter ces paroles aux trente tyrans

ſeulement ce qui ſe dit de mal ? je vois qu'il faut travailler à bien parler. Alors Chariclès s'emportant : Puiſque tu ne nous entends pas, Socrate, nous allons t'ordonner quelque choſe de plus clair : c'eſt de n'avoir aucun entretien avec les jeunes gens de quelque façon que ce ſoit.

Pour qu'il ne reſte plus aucune équivoque, dit Socrate, & que je ne m'écarte pas de ce qui m'eſt preſcrit, indiquez-moi bien à quel âge vous fixez le terme de la jeuneſse. A l'âge, dit Chariclès, où les hommes ont acquis toute leur prudence, à l'âge enfin où il eſt permis d'entrer au sénat : ainſi ne parle pas aux jeunes gens au-deſsous de 30 ans.

Mais, reprit Socrate, ſi je veux

[illegible]

je crois qu'ils sont fort las d'êt
toujours mêlés dans tes propos.
faudra ſans doute auſſi, répond
Socrate, que je renonce aux cons
quences que je tirois de leurs pr
feſſions, & qui m'aidoient à fai
mieux ſentir ce que c'eſt que la ju
tice, la piété, toutes les vertu
Précisément, répliqua Critias;
renonce même à parler des gardie
de troupeaux, ſans quoi tu pourrc
bien trouver du déchet dans t
bétail.

Ces dernieres paroles faiſoie
aſsez connoître qu'on leur avc
rapporté la comparaiſon du berge
& que c'étoit là le principe de le
haine contre Socrate.

XI.

ON vient de voir quelle avc

[illegible]

que la loi ? — Aſsurément, répondit Périclès. - Au nom des dieux, ne refuſez pas de me le dire. J'entends louer certaines perſonnes parcequ'elles obſervent religieuſement les loix, & je crois qu'on ne ſauroit mériter cet éloge ſans ſavoir ce que c'eſt que la loi. — Il n'eſt pas fort difficile, mon cher Alcibiade, de ſatisfaire ta curioſité. La loi eſt tout ce que le peuple raſsemblé a revêtu de ſa ſanction, tout ce qu'il a ordonné de faire ou de ne pas faire. — Et qu'ordonne-t-il de faire ? le bien, ou le mal ? — Le bien, ſans doute, jeune homme : veux-tu qu'il ordonne de mal faire ? — Mais ſi ce n'eſt pas le peuple ; ſi, comme dans l'oligarchie, c'eſt un petit nombre de citoyens qui ſe sont raſsemblés

c'eſt donc un renverſement de la loi ? — Je le crois : j'ai eu tort de dire que les ordres d'un tyran étoient des loix, quand il n'a pas obtenu l'aveu des citoyens. — Mais quand un petit nombre de citoyens ſe trouve revêtu de la puiſsance ſouveraine, & preſcrit ſes volontés à la multitude ſans obtenir ſon aveu, appellerons-nous cela de la violence ou non ? — De quelque part que l'ordre ſoit émané, qu'il ſoit écrit ou qu'il ne le ſoit pas, dès qu'il n'eſt appuyé que ſur la force, & qu'il n'a pas l'aveu de ceux qui doivent s'y ſoumettre, il me paroît tenir bien plus de la violence que de la loi. — Et ce que la multitude qui commande preſcrit aux riches, ſans prendre la peine d'obtenir leur

aveu, tiendra donc moins aussi de la loi que de la violence ? — C'en est assez, mon cher Alcibiade. Quand nous étions a ton âge, nous étions forts sur ces difficultés ; nous aimions à les subtiliser, a les sophistiquer comme il me semble que tu fais à présent. — Je suis bien fâché, mon cher tuteur, de n'avoir pu vous entretenir dans l'âge heureux où vous étiez si subtil, & ou vous vous surpassiez vous-meme en finesse d'esprit.

XII.

Dès qu'Alcibiade & Critias crurent avoir l'avantage sur les citoyens qui tenoient alors les rênes de l'état, on ne les vit plus dans la compagnie de Socrate. La vérité est que jamais ils ne l'avoient aimé ; & d'ail-

leurs ils ne pouvoient ſe trouver avec lui ſans eſsuyer ſur leur conduite des reproches qu'ils n'écoutoient pas volontiers. Ils ſe livrerent aux affaires de la république, & n'avoient pas eu d'autre motif de ſe lier quelque temps avec Socrate. Mais que l'on conſidere ſes autres diſciples, Chéréphon, Simmias, Phédon, Chérécrate, Cébès, & tant d'autres qui le fréquentoient, non pour apprendre à ſéduire le peuple dans les aſsemblées par les charmes de la parole, non pour s'élever aux emplois de la judicature, mais pour devenir honnêtes & vertueux, & pour apprendre leurs devoirs envers leurs parents, leurs domeſtiques, leurs amis, leur patrie, leurs concitoyens : jamais aucun d'eux, ni dans

ſa jeuneſse, ni dans un âge plus avancé, n'eut à ſe reprocher d'avoir fait le mal, ne put même en être ſoupçonné.

Mais Socrate, dit ſon accuſateur, perſuadoit à ſes diſciples qu'il les rendoit plus ſages que leurs peres, & c'étoit détruire en eux le reſpect filial. Il leur diſoit que la loi permet aux fils de lier leur pere quand ils peuvent le convaincre de folie, & ſe ſervoit de cet argument pour prouver que les loix accordent à l'homme inſtruit le droit de mettre l'ignorant à la chaîne.

Ce n'eſt pas ainſi que penſoit Socrate : il croyoit au contraire que le ſavant préſomptueux qui voudroit charger l'ignorant de chaînes mériteroit d'être enchaîné lui-même par

le premier qui en ſauroit plus c
lui. Il examinoit ſouvent la di
rence qui ſe trouve entre l'ignora
& la folie : Il faut, diſoit-il, ench
ner les inſensés furieux pour l
propre intérêt & pour celui de le
amis : quant à ceux qui ne ſav
pas ce qu'il eſt néceſsaire de ſavo
les gens plus éclairés ont ſur eux
beau droit ; celui de les inſtruire

XIII.

SOCRATE ne s'eſt pas conten
pourſuit l'accuſateur, de détru
dans ſes diſciples le reſpect p
leurs peres ; il les a rendus indi
rents pour toute leur famille. Êt
vous malades ? leur diſoit-il : av
vous un procès ? vous ne vous ad
ſez pas à vos parents, mais à
médecin ou à un avocat. Il ajout

[illegible] que les amis n'étoient [illegible] s'ils n'étoient utiles [illegible] enfin ne méritoient [illegible] que ceux qui [illegible] nous importe de savoir [illegible] nous l'enseigner [illegible] avoit l'art de persuader [illegible] que lui-même [illegible] que personne n'[illegible] de rendre [illegible] elle croyoit que [illegible] n'étoient rien en [illegible] Socrate.

Je sais qu'il [illegible] sions que lui [illegible] On se hâte, dis[illegible] porter les corps [illegible] mes qui nous [illegible] dès qu'ils sont [illegible] en qui seule [illegible]

Tant que nous vivons, ajoutoit-
nous n'avons rien de plus cher q
notre corps; nous coupons cepe
dant, nous rejettons de toutes
parties ce qui n'eſt d'aucun uſag
comme les ongles, les cheveux,
calloſités. Nous nous ſoumetto
aux plus vives douleurs pour no
défaire de certaines portions inuti
de nous-mêmes; nous les faiſo
extirper ou brûler par un médeci
& nous croyons que ce ſervice m
rite des récompenſes. Voilà bien
qu'il diſoit: mais il n'enſeignoit p
pour cela qu'il fallût enterrer ſ
pere tout vivant ni ſe faire coup
soi-même en morceaux; il pro
voit ſeulement que ce qui eſt ſa
utilité doit reſter ſans honneur. C'
ainſi qu'il engageoit ſes amis à

rendre utiles par leurs talents & leurs connoiſſances. Vous voulez, leur diſoit-il, être eſtimé de votre pere, de votre frere, de vos parents : ne reſtez pas dans l'indolence, vous repoſant ſur les liens de la parenté ; mais ſoyez utile à ceux dont vous voulez obtenir la tendreſſe.

XIV.

L'ACCUSATEUR le chargeoit encore d'avoir choiſi dans les plus célebres des poètes les morceaux les plus dangereux ; de s'en être fait des autorités pour détruire dans ſes diſciples l'horreur du crime, & pour leur inſpirer des ſentiments tyranniques. Héſiode a dit :

Ce n'eſt pas l'action qui nous couvre de honte.
Mais l'inactivité.

Il prétendoit que Socrate expliquoit ce vers comme ſi le poète eût ordonné de ne s'abſtenir d'aucune action injuſte ou malhonnête, & de faire le mal quand on y trouvoit ſon profit. Ce n'étoit pas là le ſentiment de Socrate. Après avoir établi qu'il eſt utile & honnête de s'occuper, nuiſible & honteux de languir dans la pareſse : Ceux qui font le bien, ajoutoit-il, travaillent en effet & méritent des éloges ; mais jouer aux dés, mais ne ſe livrer qu'à des occupations condamnables & dangereuſes, c'eſt croupir dans la plus coupable inaction : &, dans ce ſens, il eſt bien vrai que

Ce n'eſt pas l'action qui nous couvre de honte,
Mais l'inactivité.

On lui reprochoit [illegible]
abuse de ces vers [illegible]

Et quoi! [illegible]
[illegible]
Méprisez un [illegible]
Pour vos [illegible]
Mais [illegible]
Qu'il [illegible]
[illegible]
Lui [illegible]
Et craint [illegible]

Faut-il [illegible]
Socrate [illegible]
si le poete [illegible]
que suppo[illegible]
fortunes [illegible]
de Socrate. [illegible]
falloit le [illegible]

qui ne rendent aucun fervice ni par leurs actions ni par leurs talents, qui ne peuvent être d'aucun fecours dans l'occafion à la guerre, aux citoyens, à l'état, fur-tout s'ils joignent l'audace à leur inutilité, ne peuvent être réprimés trop fortement, quand même ils auroient de grandes richeffes.

XV.

IL eft certain que Socrate étoit ami du peuple & de l'humanité. Il avoit un grand nombre de difciples athéniens & étrangers ; il ne recevoit d'eux aucune récompenfe, & communiquoit également à tous fes lumieres, c'eft-à-dire tout ce qu'il poffédoit. Plufieurs ne reçurent que fort peu ; mais ils le reçurent fan intérêt, & le vendirent chèrement

d'autres : car, n'étant pas comme lui les amis du peuple, ils refusoient leurs leçons quand on n'avoit pas de quoi les bien payer.

Socrate donna, sans doute, bien plus d'éclat à notre république que ce Lichas si célebre par son hospitalité ne put en procurer à celle de Lacédémone. Lichas tenoit sa table ouverte à tous les étrangers que la curiosité attiroit à la fête des gymnopédies, où la jeunesse de Sparte s'exerçoit toute nue : mais notre sage, consacrant toute sa vie à communiquer ses richesses, répandit le plus grand des bienfaits sur tous ceux qui voulurent les partager. Il ne renvoyoit pas ceux qui s'attachoient à lui sans les avoir rendus meilleurs.

Et voilà celui que la république a pu condamner à la mort ! Il ne méritoit, ſans doute, que des honneurs. Examinons les loix, & nous trouverons qu'il en méritoit. Les voleurs, les aſsaſſins, les ſacrileges ; voilà ceux qu'elles condamnent. Quel homme fut jamais plus que Socrate éloigné de ces crimes ? A-t-il excité des ſéditions, occaſionné des défaites ? s'eſt-il souillé de quelque trahiſon, de quelque forfait ? a-t-il dépouillé perſonne de ſes biens ? a-t-il jetté perſonne dans de fâcheuſes affaires ? Non : il n'a donc été coupable d'aucun des crimes que pourſuivent les loix.

De quoi donc a-t-on pu l'accuſer ? De ne pas adorer les dieux ? Il eſt prouvé que perſonne ne fut ja-

mais plus religieux que lui. De corrompre la jeuneſse ? Il eſt prouvé qu'il détruiſoit les paſſions funeſtes de ſes diſciples, qu'il leur rendoit chere la vertu ſi belle, ſi brillante, qui fait fleurir les états & répand la proſpérité ſur les familles.

Voilà ce qu'il a fait ; & il n'étoit pas digne des plus grands honneurs que la république puiſse décerner ! Je vais écrire, autant que ma mémoire pourra me le permettre, tout le bien qu'il a fait à ſes diſciples, ſoit en leur donnant des leçons, ſoit en leur montrant en lui-même l'exemple qu'ils devoient ſuivre.

XVI.

COMMENT ſe comportoit-il envers les dieux ? comment en parloit-il ? Comme la Pythie elle-

même répond à ceux qui viennent l'interroger ſur les ſacrifices qu'ils veulent offrir, ſur tous les actes religieux. Conformez-vous aux loix de votre pays, répond la prêtreſse; c'eſt remplir les devoirs qu'exige la piété.

C'eſt ce que Socrate obſervoit, & ce qu'il recommandoit aux autres. Il traitoit d'inſensés & de ſuperſtitieux ceux que la vanité faiſoit tendre à une plus grande perfection. Ses prieres étoient ſimples; il demandoit aux dieux de lui accorder ce qu'il lui étoit utile d'obtenir, perſuadé qu'ils connoiſsent bien mieux que nous nos véritables avantages. Demander aux dieux de l'or, de l'argent, la puiſsance ſuprême, c'étoit, ſuivant lui, comme ſi on leur de-

mandoit de jouer aux dés, de combattre, ou d'autres choſes ſemblables dont le ſuccès eſt toujours incertain.

Les foibles offrandes du pauvre ne lui ſembloient pas plus mépriſables que les nombreuſes victimes offertes par des hommes puiſsants & fortunés. Il seroit, diſoit-il, indigne des dieux de donner la préférence aux plus pompeuſes offrandes; car il leur arriveroit ſouvent de recevoir avec plus de clémence les vœux des méchants que ceux des hommes vertueux. Daignerions-nous regarder la vie comme un préſent fort eſtimable, s'il falloit que les offrandes du crime fuſsent préférées à celles de la vertu? Perſuadé que les hommages rendus par la

piété sont toujours les plus ag
bles aux dieux, il aimoit à cite
vers :

Consultez vos moyens, même dans vos o

Il ajoutoit que le précepte qui r
ordonne de consulter nos moy
devoit être la regle de notre cond
avec nos amis, avec nos hôtes
qu'il ne falloit même s'en éca
dans aucune action de la vie.

Quand il croyoit que les dieu
avoient eux-mêmes signifié leur
lontés, aucune force humaine n
roit pu le faire résister à cette
piration : on lui auroit fait pl
préférer pour guide d'un voyag
aveugle ou quelqu'un qui n'au
pas su le chemin, à un homme c
voyant & qui auroit bien conn

toute. Il accuſoit de folie ceux qui agiſsoient contre l'inſpiration divine dans la crainte de s'attirer la raillerie des hommes ; car toute la prudence humaine lui paroiſsoit bien mépriſable, comparée aux avis de la divinité.

XVII.

A LA maniere dont il avoit réglé ſon corps & ſon eſprit, il eût fallu que le ciel même eût pris plaiſir à l'accabler pour l'arracher à ſa ſécurité & l'empêcher de ſuffire aux foibles dépenſes qu'exigeoient ſes beſoins. Telle étoit ſa ſobriété, qu'il paroît impoſſible de travailler aſsez peu pour ne pas gagner ce dont il ſe contentoit : il ne prenoit de nourriture qu'autant qu'il en pouvoit prendre avec plaiſir, & attendoit, pour ſe

mettre à manger, que l'appétit
ſervît d'aſsaiſonnement; toute b
ſon lui étoit agréable, parcequ'il
buvoit jamais ſans avoir ſoif.

S'il étoit invité à quelque feſt
& qu'il ne refusât pas de s'y rend
il trouvoit aisé ce qui paroît ſi di
cile aux autres, de ne ſe livrer à
cun excès. Il exhortoit ceux qui
pouvoient ſuivre ſon exemple à
pas toucher aux mets qui excit
encore à manger lorſqu'on n'a p
faim, & aux liqueurs qui engag
à boire quand la ſoif eſt paſsée
diſoit que rien n'étoit plus fun
que ces excès à l'eſtomac, à la
& à l'eſprit. Circé, ajoutoit-il
riant, n'employoit pas d'autre
chantement pour changer les ho
mes en pourceaux; & ſi Ulyſse a

se soustraire à cette funeste métamorphose, c'est qu'il étoit éclairé par les conseils de Mercure, & que sa sobriété naturelle ne lui permettoit pas de prolonger les plaisirs de la table quand il n'y étoit plus invité par le besoin. C'est ainsi que Socrate savoit mêler le badinage à ses plus graves leçons.

XVIII.

Il connoissoit les suites funestes de l'amour, & il exhortoit ses disciples à fuir les traits dangereux de la beauté. Il n'est pas aisé, disoit-il, de s'y exposer & de conserver la sagesse.

S'étant apperçu que Critobule, fils de Criton, avoit eu l'imprudence de dérober un baiser à la fille d'Alcibiade, qui se distinguoit par sa

beauté, il ne lui dit rien à lui-mên
mais s'adreſsant en ſa préſenc
Xénophon : Répondez-moi,
dit-il; n'avez-vous pas pris juſqu
Critobule plutôt pour un jeune ho
me prudent que pour un témérai
Auriez-vous cru qu'avec ſon air
ſervé ce fût un étourdi prêt à
plonger tête baiſsée dans le pér
— J'étois loin de le croire. —
bien! regardez-le à préſent com
le plus audacieux, le plus bouill
des hommes, capable de ſe préci
ter ſur le fer, de ſe jetter dans
flammes. — Et qu'a-t-il donc fa
Socrate, pour que vous preniez
lui cette idée? — Comment! n
t-il pas eu l'audace d'embraſse
fille d'Alcibiade, cette jeune p
ſonne qui réunit tant de charm

— Oh ! si c'est là la [illegible] je
crois que je serois [illegible]
me menace. — Ah ! malheureux [illegible]
ne prévois pas combien [illegible]
cher ce baiser [illegible]
bouche. Tu es sur [illegible]
en un instant devenir [illegible]
tu te perdre car [illegible]
dangereuses voluptés [illegible]
ruine dans ton [illegible]
l'honnêteté, [illegible]
vrer à des soins [illegible]
même d'un [illegible]
cule ! mon cher [illegible]
terrible puissance [illegible]
à un baiser. — Et [illegible]
né ? Ne sais-tu pas [illegible]
qu'on appelle [illegible]
grande qu'une [illegible]
pliquée seulement sur [illegible]

cauſe des douleurs mortelles &
ve les hommes de la raiſon ? -
le sais : mais c'eſt qu'en pi
les chairs elle y inſinue je ne
quel venin. — Inſensé ! tu n
donc pas qu'une belle bouch
donnant un baiſer, inſinue
notre ſang un inviſible poiſo
ne sais donc pas que la beau
bien plus redoutable encore q
phalange ? Celle-ci bleſſe q
elle touche ; mais l'autre, ſans
cher, & par le ſeul aſpect, ré
en nous je ne sais quoi qui
tourne la tête. Si l'on donne le
d'archers aux Amours, c'eſt p
que la beauté bleſſe de loin. A
mon cher Xénophon, je n'ai q
conſeil à te donner. Quand tu
ras des attraits capables de te

mer, détourne les yeux & prends la fuite. Et vous, Critobule, je vous exhorte à voyager une année entiere : ce temps suffit à peine pour guérir votre blessure.

C'est ainsi qu'il ne connoissoit, pour les cœurs trop foibles contre l'amour, d'autre remede que la fuite : elle empéche l'imagination de former des desirs que n'inspire pas le besoin, & même de s'abandonner à ceux qu'il inspire.

XIX.

Il ne s'étoit pas moins fortement armé lui-même contre la beauté que les autres ne le sont contre la laideur, & ne combattoit pas la passion du vin & de la bonne chere avec moins de puissance que celle de l'amour. Persuadé qu'il ne goûtoit pas

moins de plaisirs que ceux qui s'aban donnent à tous leurs mouvement déréglés, il étoit sûr d'éprouve bien moins de peines.

On a dit, on a même écrit, qu'i avoit bien le talent d'appeller le hommes à la vertu, mais qu'il n'a voit pas celui de les en pénétrer Cependant qu'on veuille bien ré fléchir sur les raisonnements qu'i employoit pour combattre les pré somptueux qui se flattoient de tou savoir ; qu'on se rappelle ce qu'i disoit journellement à ceux qui le fréquentoient, & l'on ne pourra s'empêcher de croire qu'il étoit bien capable de rendre ses disciples plus vertueux.

Je vais d'abord raconter l'entre tien qu'il eut en ma présence avec

Aristodeme surnommé le Petit, un jour que la conversation vint à tomber sur la divinité. Il savoit qu'Aristodeme n'offroit pas de sacrifices aux dieux, qu'il méprisoit la divination, & qu'il n'épargnoit pas, dans ses railleries, ceux qui observoient ces pratiques religieuses.

Daignez me répondre, mon cher Aristodeme, lui dit-il : Y a-t-il quelques personnes dont vous admiriez les talents ? — Sans doute, répondit Aristodeme. -- Voudriez-vous bien me les nommer ? — J'admire sur-tout Homere dans la poésie épique, Mélanippe dans le dithyrambe, Sophocle dans la tragédie, Polyclete dans la statuaire, & Zeuxis dans la peinture. — Mais quels artistes trouvez-vous les plus admi-

rables de ceux qui font des fig
dénuées de mouvement & de rai
ou de ceux qui produisent des é
animés & qui leur donnent la fac
de penser & d'agir ? — Ceux
créent des êtres animés, si cep
dant ces êtres sont l'ouvrage d'
intelligence & non pas du has
— Mais supposons des ouvr
dont on ne puisse reconnoîtr
destination, & d'autres dont on
perçoive manifestement l'utili
lesquels regarderez-vous com
la création d'une intelligence,
comme le produit du hasard ? -
faudra bien attribuer à l'intellig
les ouvrages dont on sentira l'
lité. — Ne vous semble-t-il d
pas que celui qui a fait les hom
dès le commencement, leur a d

ſer nos prunelles : mais les cils s
comme des cribles qui les défend
& les ſourcils s'avançant en for
de toit au-deſsus de nos yeux,
permettent pas que la ſueur les
commode en découlant de nc
front.

Parlerai-je de l'ouïe, qui re
tous les sons & ne ſe remplit jam
Chez tous les animaux les dents
térieures sont tranchantes, &
molaires achevent de broyer les
ments qu'elles reçoivent déja t
coupés des inciſives. La bouche
deſtinée à recevoir ce qui exci
l'appétit de l'animal : c'eſt la pr
dence qui l'a placée près des y
& des narines. Comme nos déj
tions inſpirent le dégoût, elle
éloigné les canaux & les a pl

auſſi loin qu'il eſt poſſible des plus délicats de nos ſens.

Eh quoi ! lorſque ces ouvrages sont faits avec tant d'intelligence, vous doutez qu'ils ſoient le fruit d'une intelligence ! — Je sens bien qu'en les conſidérant sous ce point de vue, il faut reconnoître l'œuvre d'un ſage ouvrier, animé d'un tendre amour pour ſes ouvrages. — Ajoutons qu'il a imprimé dans les peres l'amour de ſe reproduire dans leurs enfants ; dans les meres, le beſoin de les nourrir ; dans tous les animaux, le plus grand deſir de vivre, la plus grande crainte de mourir. Pouvez-vous méconnoître les soins d'un ouvrier qui vouloit que les animaux exiſtaſsent ? Ne croyez-vous pas avoir vous-même une in-

telligence ? Et vous ne croirez pa
qu'il exiſte de l'intelligence hors d
vous ! Embraſsez en imaginatio
l'étendue de la terre ; votre corp
n'en eſt qu'une bien foible partie
j'en dis autant de l'humidité & de
autres éléments dont vous êtes for
mé. Tous sont immenſes ; mais un
portion preſque inſenſible de ces élé
ments compoſe votre corps : & vou
croyez avoir eu le bonheur d'enle
ver pour vous ſeul toute l'intelli
gence ! & tant d'œuvres magnifi
ques, innombrables, cet ordre ſ
ſublime, tout cela vous ſemble l'ou
vrage d'un aveugle haſard ! — I
faut bien que j'en convienne, ca
enfin je ne vois pas les ouvriers qu
ont produit ces chefs-d'œuvre,
je connois les artiſans qui ont fa

les ouvrages que je vois ſur la terre.
— Vous ne voyez pas non plus votre eſprit qui gouverne votre corps : dites donc auſſi que vous faites tout par haſard, & rien avec intelligence.

— Mais je ne mépriſe pas la divinité, mon cher Socrate; je lui crois ſeulement trop de grandeur pour qu'elle ait beſoin de mon culte.
— Cependant plus elle met de grandeur dans les bienfaits qu'elle vous accorde, plus il vous convient de la révérer. — Soyez perſuadé que je ne négligerois pas les dieux, ſi je croyois qu'ils priſsent quelque intérêt à ce qui regarde les hommes.
— Ils n'en prennent donc pas, eux qui nous ont accordé, comme aux autres animaux, le goût, la vue,



l'ouïe, mais qui n'ont permi
nous ſeuls de lever la face v
ciel ! Par ce bienfait, nous v
plus loin, nous regardons plu
lement au-deſſus de nos têtes
prévenons plus sûrement le
gers. Ils ont attaché les autre
maux à la terre, & ne leur on
né que des pieds pour chan
place : c'eſt à nous ſeuls qu'i
accordé des mains, & elles
rendent bien ſupérieurs à to
autres animaux. Tous ont un
gue ; mais la nôtre ſeule, p
divers mouvements combiné
ceux des levres, articule to
ſons & fait connoître aux
toutes nos volontés. Parlerai-
plaiſirs de l'amour ? il n'eſt p
aux animaux de s'y livrer qu

une ſaiſon de l'année : l'homme ſeul peut les goûter en tout temps juſques dans la vieilleſse.

Peu contents de nous avoir témoigné leur bonté dans la conformation de nos corps, les dieux ont voulu nous donner l'ame la plus parfaite. Quel eſt l'animal dont l'ame connoiſse l'exiſtence des dieux, auteurs de toutes les beautés, de toutes les merveilles que nous admirons ? Quel autre animal adore les dieux ? Quel autre, par la force de ſon eſprit, sait prévenir la faim, la ſoif, les rigueurs opposées des ſaiſons, guérir les maladies, augmenter ſes forces par l'exercice, ajouter à ſes connoiſsances par le travail, ſe rappeller au beſoin ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a ap-

pris ? Ne voyez-vous donc pas clairement que les hommes sont comme des dieux entre les autres animaux, qu'ils sont faits pour leur commander par la conformation de leur corps & par la ſupériorité de leur ame ?

L'animal qui auroit les pieds du bœuf & l'intelligence de l'homme, auroit les mêmes volontés que nous ſans pouvoir les remplir. Accordez-lui les mains de l'homme & privez-le de l'intelligence ; il ne sera pas moins borné. Vous réuniſsez ces deux avantages dignes de tant de reconnoiſsance, & vous vous croyez négligé par les dieux ! Que faut-il donc qu'ils faſsent pour vous perſuader qu'ils s'occupent de vous ? — Qu'ils m'envoient, comme vous

dites qu'ils le font, des conſeillers pour m'apprendre ce que je dois faire, ce que je dois éviter. — Eh quoi! quand ils répondent aux Athéniens qui conſultent leurs oracles, ne vous parlent-ils pas à vous-même? Ne vous parlent-ils pas quand, par des prodiges, ils témoignent leurs volontés aux Grecs, quand ils les manifeſtent à tous les hommes? Ils n'exceptent donc que vous? vous ſeul n'êtes donc pas l'objet de leurs soins?

Quoi! nous penſons que les dieux peuvent récompenſer & punir; eux-mêmes nous ont inſpiré cette pensée: & vous croyez qu'ils n'en ont pas le pouvoir! vous croyez que les hommes, toujours trompés, n'ont jamais éprouvé ni ces peines ni ces

récompenſes ! Ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de plus ancien & de plus ſage ſur la terre, les villes, les nations, ſe diſtinguent par la piété ? ne voyez-vous pas que l'âge qui a le plus de ſageſse eſt auſſi le plus religieux ?

O bon & honnête homme ! sachez que votre eſprit, tant qu'il eſt uni à votre corps, le gouverne à ſon gré. Il faut donc croire auſſi que la ſageſse qui vit dans tout ce qui exiſte gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi ! votre vue peut s'étendre juſqu'à pluſieurs ſtades, & l'œil de Dieu même ne pourra tout embraſser ! Votre pensée peut en même temps s'occuper des événements dont vous êtes témoin & des affaires de l'Egypte & de la Sicile

& l'eſprit de Dieu ne pourra s'occuper à-la-fois de tout l'univers !

C'eſt en rendant des ſervices aux hommes que vous reconnoiſsez s'ils veulent bien eux-mêmes vous en rendre ; c'eſt en les obligeant que vous voyez s'ils sont diſposés à vous obliger à leur tour ; c'eſt en les conſultant que vous apprenez s'ils ont de la prudence : révérez donc les dieux ; c'eſt à ce prix qu'ils daigneront vous éclairer ſur ce qu'ils n'ont pas ſoumis à notre foible raiſon. Vous reconnoîtrez alors que la divinité voit tout d'un ſeul regard, qu'elle entend tout, qu'elle eſt partout, & qu'elle prend soin de tout ce qui exiſte.

XX.

AINSI parloit Socrate ; & je ne

crois pas qu'il pût engager p
puissamment ceux qui le fréqu
toient à ne rien faire d'impie, d
juste, de honteux, non seulement
présence des hommes, mais mê
dans la plus profonde solitude, p
qu'ils étoient persuadés qu'auc
de leurs actions ne pouvoit échap
à la connoissance des dieux.

Passons à la tempérance. S'il
utile aux hommes d'observer ce
vertu, voyons si Socrate ne par
pas de maniere à la faire aimer.

Mes amis, disoit-il, suppos
que nous ayons la guerre & q
nous voulions choisir un hom
capable de nous défendre con
nos ennemis & de les soumettr
notre domination. Nous conno
sons un citoyen esclave de son v

tre, adonné au vin, livré au libertinage, incapable de commander au ſommeil : eſt-ce lui que nous choiſirons ? Et comment pourrions-nous attendre de lui notre ſalut & la défaite de nos ennemis ?

Suppoſons encore que nous touchions à notre derniere heure : nous voulons trouver un homme sûr, qui prenne soin de l'éducation de nos fils, qui veille ſur la vertu de nos filles, qui ménage notre fortune à nos enfants : eſt-ce un homme intempérant que nous croirons digne de notre confiance ?

Remettrons-nous à un eſclave débauché l'inſpection de nos troupeaux, de nos celliers, de nos travaux ? Qu'on voulût même nous en faire préſent ; daignerions-nous l'ac-

cepter pour le mettre à la tête de notre maiſon, pour le charger de notre dépenſe ? Quoi ! nous ne voulons pas d'un eſclave intempérant, & nous ne craindrons pas de lui reſſembler !

L'avare tâche d'enlever aux autres leur fortune ; mais c'eſt qu'il eſpere s'enrichir : il leur nuit, mais pour ſon intérêt. Le débauché eſt bien moins excuſable : il nuit, ſans tirer aucun parti de ſes vices ; il fait du mal aux autres, mais il s'en fait bien plus à lui-même. N'eſt-ce pas en effet la plus dangereuſe de toutes les fureurs de ruiner à la fois ſa maiſon, ſon corps & ſon eſprit ?

Qui pourroit ſe plaire à la familiarité d'un homme qui préfere le vin, la bonne chere, à ſes meilleurs

amis, & la compagnie des filles perdues à la ſociété la plus eſtimable ? On sait que la tempérance eſt le fondement de toutes les vertus; & l'on ne tâchera pas d'en orner ſon ame ! Comment, ſans elle, connoître le bien ? comment s'en occuper ? Le malheureux aſservi à ſes plaiſirs n'aura-t-il pas le corps & l'eſprit également corrompus ? En vérité, je crois que tout homme honnête doit faire des vœux pour n'avoir pas un ſemblable eſclave, & que l'eſclave des voluptés doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux : c'eſt le ſeul moyen qui puiſse le ſauver de lui-même.

Si Socrate célébroit la tempérance dans ſes diſcours, il ne l'obſervoit pas moins dans ſa conduite.

cepter pour le mettre à la t
notre maison, pour le char
notre dépense? Quoi! nous r
lons pas d'un esclave intemp
& nous ne craindrons pas de l
sembler!

L'avare tâche d'enlever a
tres leur fortune; mais c'es
espere s'enrichir: il leur nui
pour son intérêt. Le débau
bien moins excusable: il nui
tirer aucun parti de ses vices
du mal aux autres, mais il s'
bien plus à lui-même. N'est-
en effet la plus dangereuse de
les fureurs de ruiner à la fois
son, son corps & son esprit

Qui pourroit se plaire à la
liarité d'un homme qui pré
vin, la bonne chere, à ses m

amis, & la compagnie des filles perdues à la ſociété la plus eſtimable ? On sait que la tempérance eſt le fondement de toutes les vertus; & l'on ne tâchera pas d'en orner ſon ame! Comment, ſans elle, connoître le bien ? comment s'en occuper ? Le malheureux aſservi à ſes plaiſirs n'aura-t-il pas le corps & l'eſprit également corrompus ? En vérité, je crois que tout homme honnête doit faire des vœux pour n'avoir pas un ſemblable eſclave, & que l'eſclave des voluptés doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux: c'eſt le ſeul moyen qui puiſse le ſauver de lui-même.

Si Socrate célébroit la tempérance dans ſes diſcours, il ne l'obſervoit pas moins dans ſa conduite.

Non ſeulement il s'étoit mis au-deſsus de toutes les jouiſsances qui flattent le corps, mais auſſi de toutes les commodités que procure la fortune. Recevoir de quelqu'un, c'étoit, ſuivant lui, ſe donner un maître, c'étoit ſe ſoumettre à la ſervitude la plus honteuſe de toutes. Je me reprocherois de paſser sous ſilence l'entretien qu'il eut avec le ſophiſte Antiphon. Cet Antiphon tâchoit d'enlever à Socrate ſes diſciples. Il vint un jour le voir, & lui parla ainſi en leur préſence.

XXI.

JE croyois, Socrate, que ceux qui profeſsent la philoſophie devoient être les plus heureux des hommes; mais il me ſemble que vous avez tiré un parti tout contraire

de la ſageſse. A la maniere dont vous vivez, un valet, nourri comme vous, ne reſteroit pas chez ſon maître. Vous vous contentez des mets les plus groſſiers & des plus viles boiſsons. C'eſt peu d'être couvert d'un méchant manteau, il vous sert pour toutes les ſaiſons ; & vous n'avez ni chauſsure ni tunique. L'argent plaît quand on le reçoit ; il donne, quand on le poſsede, le moyen de vivre avec plus d'agrément & de décence : vous refuſez d'en recevoir. Les autres maîtres tâchent que leurs éleves ſuivent leur exemple ; ſi vous faites de même, vous pouvez vous vanter d'être le premier maître du monde pour enſeigner l'art de ſe rendre malheureux.

Je le vois bien, mon cher Antiphon, lui répondit Socrate ; ma vie vous paroît bien triſte, & je gage que vous aimeriez mieux mourir que vivre comme moi. Voyons donc ce que vous trouvez de ſi dur dans ma façon de vivre. D'abord ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de remplir leurs engagements ; car c'eſt à cette condition qu'on leur donne un ſalaire. Pour moi qui ne reçois rien, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaiſent.

Vous mépriſez la maniere dont je me nourris ; eſt-ce que mes aliments sont moins ſains que les vôtres ? eſt-ce qu'ils me donnent moins de force ? ou bien sont-ils plus difficiles à trouver, plus rares, plus

chers ? Seroit-ce enfin que les mets qui vous nourrisent sont plus agréables à votre palais que les aliments dont je vis ne flattent le mien ? Ignorez-vous qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assaisonnement, & que celui qui boit avec plaisir ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas ?

On change d'habits pour se garantir successivement du chaud & du froid : on porte des chaussures pour ne pas craindre de se blesser les pieds. Avez-vous jamais vu que je fusse retenu à la maison par le froid ? M'avez-vous vu, pour éviter la chaleur, disputer un ombrage à quelqu'un ? Avez-vous vu que mes pieds fussent blessés & ne me permissent pas d'aller où je voulois ?

Ne ſavez-vous donc pas que ceı qui ont reçu de la nature un cor foible, deviennent cependant bi plus forts dans les travaux auxque ils ſe sont exercés, que ceux q n'ont pas cultivé le même gen d'exercice ? Croyez-vous que j'aur fait prendre à mon corps l'habitu de ſupporter les privations & l fatigues, & que je n'y réſiſterai p bien plus aisément que vous qui ı vous êtes jamais occupé de ce soin

Si je ne suis pas eſclave de bonne chere, du ſommeil, de la v lupté, quelle en eſt la cauſe ? c' que je connois d'autres plaiſirs q me flattent bien davantage, qui ı s'échappent pas dans l'inſtant l'on en jouit, & qui promettent d douceurs inaltérables.

Vous ſavez qu'on ne peut embraſser gaîment une entrepriſe dont on n'eſpere aucun ſuccès ; mais qu'on ſe livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce ſoit, quand on ne craint pas de perdre le fruit de ſes peines. Eh ! la volupté la plus pure, à votre avis, n'eſt-ce donc pas d'eſpérer qu'on ſe rendra soi-même plus eſtimable, & qu'on aura des amis plus vertueux ? Cette eſpérance fait mon bonheur.

S'il faut ſervir ſes amis, ou ſa patrie, qui sera plus en état de le faire ? sera-ce celui qui vit comme moi, ou celui qui mene cette vie dans laquelle vous placez le bonheur ? Qui ſupportera mieux les fatigues de la guerre ? qui défendra

plus constamment une ville assié-gée ? sera-ce celui qui se contente de tout ce qu'il trouve, ou celui qu ne peut vivre que des mets les plus recherchés ?

Les délices, la magnificence voilà ce que vous appellez le bon-heur : & moi je crois que n'avoi besoin de rien, c'est la félicité de dieux, & qu'avoir besoin de peu d chose, c'est approcher de ce bon-heur suprême. Si rien n'est plus par fait que l'essence divine, ce qui en approche le plus touche aussi de plu près à la perfection.

XXII.

ANTIPHON lui dit une autr fois : Je veux croire, Socrate, qu vous êtes un homme juste ; mais j ne vous crois pas fort sage, & il m

ſemble que vous en convenez vous-même. En effet, vous ne recevez point d'argent d'aucun de vos disciples; cependant vous ne donneriez pas pour rien, vous ne vendriez pas même au-deſsous de leur valeur votre manteau, votre maiſon, ni rien de ce que vous poſſédez. Si donc vous attachiez quelque valeur à vos leçons, il eſt clair que vous les mettriez a leur juſte prix. En un mot, ſoyez un homme de bien [illegible] ne vous conteſtez pas [illegible] point [illegible] qu'enfin vous ne trompez perſonne par cupidité : mais ne prétendez pas être ſage, puiſque vous ne ſavez rien qui mérite d'être payé.

Socrate ne laiſsa pas ce reproche ſans réponſe. Il eſt reçu parmi nous, dit-il, qu'on peut faire un uſage

honnête ou honteux de la ſageſse comme de la beauté. Qu'une femme mette ſes charmes à prix d'argent, & les vende au premier qui veut les payer, on lui donne le nom outrageux de courtiſanne : mais nous ne croyons pas indigne d'une femme honnête de ſe faire un ami qui ne chérit en elle que ſon mérite & ſa vertu. Il en eſt de même de la ſageſse : nous mépriſons comme de viles courtiſannes, nous appellons ſophiſtes ceux qui la vendent argent comptant ; mais ſi le ſage découvre un jeune homme d'un caractere heureux, s'il ſe plaît à l'inſtruire, s'il en fait un ami, il remplit les devoirs d'un honnête & reſpectable citoyen.

D'autres aiment à ſe procurer de

bon cuer [illegible]
de cuer [illegible]
a moi [illegible]
estimaison [illegible]
d'amis [illegible]
recommandé [illegible]
non [illegible]
venu [illegible]
manière [illegible]
les [illegible]
leur [illegible]
que [illegible]
quenvisa [illegible]
son [illegible]
de [illegible]
ame [illegible]

[illegible]
pourvoi [illegible]
ne [illegible]
pourvoi [illegible]

la vertu ceux qui l'écoutoient ?

Vous croyez, lui disoit un jo
le même Antiphon, faire de v
amis des hommes d'état : & cor
ment ne vous êtes-vous jamais mé
des affaires, puisque vous vous fla
tez de les entendre si bien ?

Et de quelle maniere, reprit S
crate, puis-je le mieux servir l'éta
est-ce en ne lui consacrant que m
talents & ma personne, ou en in
truisant un grand nombre de suje
capables de traiter les affaires av
autant de probité que d'intell
gence ?

XXIII.

VOYONS à présent si Socrat
en détournant ses disciples de
vanité, ne les amenoit pas à cult
ver la vertu. Être homme de bie

disoit-il toujours, ne pas chercher à le paroître, c'est le vrai chemin de la gloire. Voici comme il prouvoit cette vérité.

Supposons, disoit-il, un homme qui sache à peine jouer de la flûte & qui veuille passer pour avoir un grand talent : imaginons un peu ce qu'il aura de mieux à faire pour usurper cette réputation. D'abord il faudra qu'il imite les grands musiciens dans tout ce qui fait l'extérieur de leur art. Ils ont d'excellents instruments, ils traînent à leur suite une foule de valets ; il ne manquera pas de les imiter en cela : de nombreux admirateurs célebrent leurs talents ; il se procurera donc un grand nombre de prôneurs. Ce n'est pas tout encore ; s'il ne veut pas

ſe rendre ridicule, être convaincu d'impoſture, il faudra qu'il ne joue jamais de la flûte. Voilà donc un homme qui dépenſe beaucoup, qui ne gagne rien, & qui va ſe perdre de réputation. Ne faut-il pas convenir qu'il vit miſérablement & qu'il n'eſt digne que de riſée ?

Figurons-nous encore un homme qui veuille paſser pour un bon général, pour un habile pilote, & qui ne connoiſse ni la mer ni le métier des armes : imaginons ce qui lui arrivera. S'il ne peut perſuader les autres du talent qu'il n'a pas, il eſt malheureux : s'il les perſuade, il eſt plus malheureux encore. Avec toute ſon ignorance, il ſe verra chargé du commandement d'une armée, de la conduite d'un vaiſseau : il ne

manquera pas de périr des gens qu'il auroit bien voulu sauver, & sera forcé lui-même de renoncer honteusement à son empire.

Socrate montroit par ces exemples combien il est dangereux de faire une fausse parade de richesses, de force, de courage. On obtient par ce moyen des places qu'on ne peut remplir, on montre au grand jour toute son incapacité, & l'on se rend indigne de toute indulgence.

Il n'appelloit pas imposteur le petit frippon qui fait des dupes, en tire un peu d'argent ou quelques effets; mais l'important sans mérite, qui en impose à ses concitoyens & leur persuade qu'il est capable de gouverner l'état. Il me sembloit

que de tels diſcours étoient bien propres à guérir ſes diſciples de la vanité.



LIVRE II.

I.

Je crois auſſi que, par ſes leçons, il encourageoit puiſsamment ſes diſciples à fuir les excès du vin & de la bonne chere, à ne ſe laiſser vaincre ni par l'amour ni par le ſommeil, à réſiſter aux rigueurs de l'hiver & aux chaleurs de l'été, & à ſupporter le travail & la peine.

Il ſavoit que l'un d'eux s'abandonnoit à la molleſse. Mon cher Ariſtippe, lui dit-il, je ſuppoſe qu'on vous préſente deux jeunes gens à élever, l'un deſtiné à commander un jour, & l'autre à reſter dans la vie privée : comment vous y pren-

driez-vous avec chacun d'eux ? Voulez-vous que nous commencions par les premiers éléments, c'eſt-à-dire par la nourriture ? — Volontiers ; car, ſans la nourriture, il ſeroit impoſſible de vivre. — Il eſt donc certain qu'ils demanderont tous deux à manger aux heures des repas. — Ce point n'eſt pas douteux. — Eh bien ? lequel accoutumerons-nous à ſe livrer plutôt à quelque occupation preſsante que de ſatisfaire ſon appétit ? — Celui que nous éleverons pour commander, afin que les affaires de l'état ne ſouffrent pas un jour entre ſes mains. — Il faudra ſans doute auſſi qu'il ſache réſiſter au beſoin de la ſoif ? — Cela eſt eſsentiel. — Mais auquel des deux apprendrons-nous à

vaincre le ſommeil, afin qu'il s'accoutume à ſe coucher tard, à ſe lever de bonne heure, à veiller s'il le faut ? — C'eſt encore au même. — Et lequel formerons-nous à combattre l'amour, de peur que ſes plaiſirs ne le détournent des affaires dont il ſera chargé ? — Toujours le même. — Auquel des deux impoſerons-nous de ne pas craindre le travail, & de s'y livrer avec une alégreſse toujours nouvelle ? — A celui qui doit commander. — Et s'il eſt un art qui puiſse apprendre à l'emporter ſur ſes adverſaires, à qui conviendra-t-il de l'enſeigner ? — Oh ! ſans difficulté, à celui qu'on deſtine au gouvernement. Si cet art lui manque, tous ſes autres talents lui deviendront inutiles.

Vous ſentez, reprit Socrat
qu'avec une ſemblable éducation
lui sera bien plus aisé d'éviter l
embûches de ſes ennemis qu'il
l'eſt aux plus rusés des animaux. L
uns, quoique timides, mais tron
pés par leur gourmandiſe, ſe lai
sent attirer par l'eſpoir de la pâtur
ſe jettent ſur l'appât & sont pris :
trompe les autres en cachant le pie
dans la liqueur qui devroit étanch
leur ſoif : d'autres, comme les caill
& les perdrix, ſe perdent par l'attr
du plaiſir ; à la voix d'une femell
ils ceſsent de craindre le danger, &
séduits par le deſir & l'eſpéranc
ils volent & tombent dans les fil
de l'oiſeleur.

Mais ne trouvez-vous pas ho
teux que des hommes donnent da

les mêmes pieges que les plus stupides des animaux ? C'est pourtant ainsi que nous voyons les amants adulteres courir d'eux-mêmes se renfermer dans la chambre nuptiale de l'époux qu'ils offensent, quoiqu'ils sachent tous les dangers qui les menacent & la peine que les loix leur préparent; quoiqu'ils n'ignorent pas qu'on leur dresse des embûches, & qu'ils ne peuvent être surpris sans se voir livrés à l'opprobre. Malgré les peines & la honte qui les attendent, malgré tout ce qui pourroit les arracher à leur passion criminelle, ils se jettent aveuglément dans le péril, & l'on diroit qu'ils y sont poussés par un mauvais génie. — Cela n'est que trop vrai.

II.

VOUS ſavez, continua Socrat
que bien des profeſſions obligent
reſter en plein air : tel eſt le méti
des armes, tels sont les travaux
l'agriculture, telles enfin mille ci
conſtances où l'on peut ſe trouve
Ne regardez-vous donc pas comn
une négligence condamnable de
pas s'exercer à ſupporter le froid
le chaud ? — Je ne ſaurois le ni
— Il vous ſemble donc qu'on
peut ſe deſtiner à commander
autres, ſans avoir pris l'habitud
ſouffrir toutes ces incommodi
— C'eſt abſolument mon avi
Mais en accordant les premier
plois de l'état à ces hommes e
à la tempérance, endurcis à l
gue, nous condamnerons les

à ne pas ſonger même à ſe mêler du gouvernement. — J'en ſuis d'accord avec vous. — Eh bien! puiſque vous connoiſsez la place que chacun mérite, examinez donc un peu quelle doit être la vôtre.

La mienne! dit Ariſtippe; je n'ai garde d'en prendre une parmi les ambitieux qui brûlent de gouverner l'état. Le plus fou des hommes, ſelon moi, c'eſt celui qui, non content du néceſsaire, car voilà l'eſsentiel, a la fureur de pourvoir aux beſoins de ſes concitoyens; qui ſe prive de tous les objets de ſes deſirs pour goûter la ſatisfaction de ſe voir à la tête de ſa patrie; & qui, s'il n'a pas l'adreſse de contenter tous les caprices du peuple, finira par être appellé en jugement. Mais, je vous

le demande à vous-même, n'e
pas là le comble de la démen
Car enfin le peuple prétend se
vir de ses magistrats, comme m
mes esclaves. Je veux que me
lets me fournissent en abond
tout ce qui m'est nécessaire, & q
n'y touchent pas : & le peuple en
que ses magistrats lui procurent
affluence de toutes sortes de bi
sans qu'ils osent eux-mêmes en
fiter. Trouvez-moi de ces gen
aiment à se voir surchargés d'a
res & à en donner aux autres ;
ceux que je crois propres aux gr
emplois, & que j'éleverai po
commandement. Pour moi, j
range volontiers dans la classe
n'a d'autre ambition que de p
doucement & agréablement la

la ſituation vous paroît-elle la plus douce ? — Mais je ne me mets pas au rang des eſclaves : je crois qu'il exiſte une route moyenne, & c'eſt celle que je tâche de ſuivre, ſans commander, ſans obéir, & conſervant toujours la liberté qui conduit au bonheur.

Mais, répliqua Socrate, ſi votre route moyenne, qui ne conduit ni au commandement ni à l'eſclavage, ne mene pas même à vivre avec les hommes, qu'aurez-vous à me dire ? Votre projet eſt de vivre dans la ſociété ſans commander, ſans être ſoumis, ſans rendre même une déférence volontaire à ceux qui commandent : vous ne ſavez donc pas que les puiſſants ſavent arracher des larmes aux foibles, les ſubjuguer,

en faire leurs esclaves, tantôt les opprimant tous à la fois, tantôt les accablant en détail? Le malheureux a semé; ils coupent sa moisson. Plante-t-il un arbre? ils l'arrachent. En un mot, ils assiégent de toutes parts le foible qui veut se soustraire à leur puissance, & l'obligent à préférer des chaînes à la nécessité toujours renaissante de combattre contre la force. Sachez, mon cher Aristippe, que les petits ne respirent que pour le service & le profit des grands.

IV.

J'AI trouvé le moyen de ne vivre au service de personne, reprit Aristippe: c'est de ne m'attacher à aucun pays, & d'être étranger partout. — Voilà, je vous jure, une

adreſſe admirable! car, ſans doute, depuis la mort de Sinnis, de Sciron & de Procruſte, perſonne ne s'aviſe plus de maltraiter les étrangers. Nous voyons cependant que ceux qui, même dans leur patrie, sont à la tête du gouvernement, portent des loix pour ſe mettre à l'abri de l'injuſtice; que, non contents d'avoir des parents, des amis attachés à leurs intérêts, ils ſe font encore un parti capable de les défendre; qu'ils entourent les villes de murailles; qu'ils raſsemblent des armes pour repouſser l'inſulte; & que, trop peu raſsurés par toutes ces précautions, ils ſe ménagent des alliances au dehors: encore, malgré tant de soins, ne sont-ils pas à l'abri de tous les attentats.

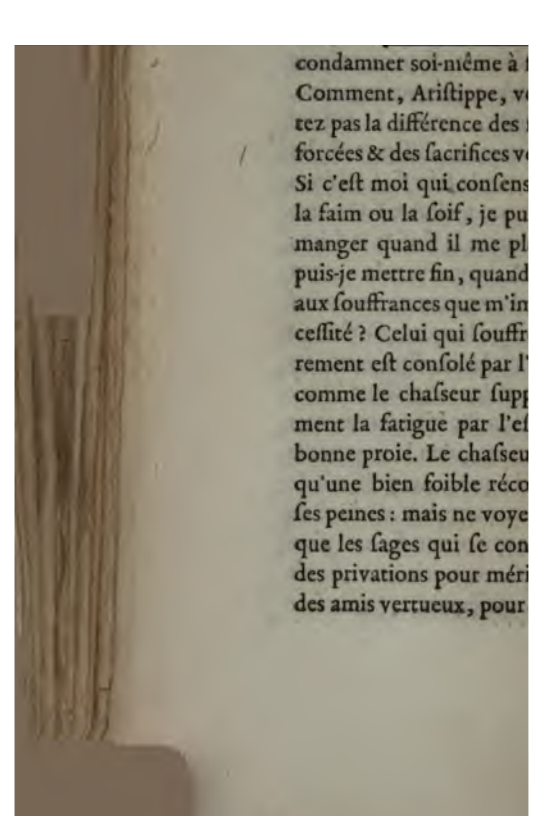
[illegible]

donner aucune peine & qui prétend vivre ſomptueuſement ?

Mais examinons enſemble comment les maîtres traitent de ſemblables domeſtiques. Ne ſavent-ils pas réprimer en eux par la faim leur goût pour la vie délicate ? Ne les empêchent-ils pas de voler, en cachant tout ce qu'ils pourroient prendre ; de fuir, en les chargeant de fers ? Ne ſavent-ils pas domter la pareſse à coups de fouets ? Et vous-même, que faites-vous, quand vous avez un eſclave comme celui que je dépeins ? — J'épuiſe ſur lui tous les genres de punitions, juſqu'à ce qu'il prenne le parti de me bien ſervir.

V.

MAIS dites-moi, Socrate, l'hom-



condamner soi-même à
Comment, Ariſtippe, v
tez pas la différence des
forcées & des ſacrifices v
Si c'eſt moi qui conſens
la faim ou la ſoif, je pu
manger quand il me pl
puis-je mettre fin, quand
aux ſouffrances que m'in
ceſſité ? Celui qui ſouffr
rement eſt conſolé par l'
comme le chaſseur ſupp
ment la fatigue par l'eſ
bonne proie. Le chaſseu
qu'une bien foible réco
ſes peines : mais ne voye
que les ſages qui ſe con
des privations pour méri
des amis vertueux, pour

si leurs [illegible] esprit & leur corps, [illegible] capables de bien [illegible] son, de rendre leurs amis [illegible], de bien servir leur patrie, [illegible] supporter avec joie les peines qu'ils s'imposent, & sont bien loin de mener une vie misérable ?

VI.

D'AILLEURS les travaux [illegible] & le plaisir qu'ils procurent [illegible] faire acheter, ne peuvent, [illegible] disent les maîtres de gymnastique, [illegible] rendre le corps plus robuste, [illegible] vent encore moins orner l'esprit d'aucune connoissance [illegible] mais ceux qui exigent [illegible] nous conduisent à [illegible] des choses. C'est ce qui [illegible] que les hommes célèbres [illegible]

nous apprennent ces vers
siode :

Doux, riant, & paré des plus riches co
Le Vice nous conduit par des chemins
De roses sur ses pas les Plaisirs nous en
Mais des sentiers aigus à la Vertu nou
Et son temple est fondé sur un roc sou
Sa main semble écarter ses amants mal
Quand on est dans ses bras, que la dée

Epicharme rend le même t
gnage :

Le ciel nous vend les biens au prix de

Il dit aussi dans un autre endr

Tu cherches les plaisirs au sein de la m
Et tu n'y trouveras que les soucis ron

VII.

LE sage Prodicus, dans so
vrage sur Hercule, dont ta
personnes lui ont entendu fai

lectures, ne parle pas autrement de la vertu. Voici à peu près ce qu'il dit, autant que ma mémoire peut me le rappeller :

Hercule, sorti depuis peu de l'enfance, entroit dans cet âge où les jeunes gens, commençant à se conduire par eux-mêmes, montrent s'ils suivront dans le cours de leur vie les sentiers du vice ou ceux de la vertu. Retiré dans une tranquille solitude, il se reposoit, incertain de la route qu'il devoit prendre. Deux femmes d'une taille au-dessus de l'humaine se montrerent à ses yeux. L'une n'avoit pas dans la physionomie moins de noblesse que de beauté : sa robe étoit d'une blancheur éclatante, & la nature seule avoit pris soin de sa parure aussi

propre que modeste; la pudeur gnoit dans ses yeux, la sagesse d tout son maintien.

L'autre avoit cet embonpoint donne l'intempérance, & n'en ét que plus foible. Ne devant qu'à couleurs empruntées la blanch & l'incarnat de son teint, elle voit ni l'éclat ni le coloris que d ne la nature. Elle tâchoit d'ajot à la hauteur de sa taille par un m tien affecté; ses yeux s'ouvroi avec effronterie, & toute sa par étoit étudiée pour assurer la vict à ses charmes. Elle ne sembloit cupée qu'à se contempler avec co plaisance, qu'à se mirer dans ombre; mais elle ne manquoit en même temps d'observer si o regardoit.

La premiere, en approchant d'Hercule, conſerva la majeſté de ſa démarche : l'autre, empreſsée de prévenir ſa rivale, ſe mit à courir avec indécence au-devant de l'adoleſcent.

Je te vois incertain, mon cher Hercule, lui dit-elle, ſur le chemin que tu dois choiſir dans le voyage de la vie. Veux-tu me donner ton cœur ? je te conduirai par une route agréable & facile, te faiſant goûter tous les plaiſirs ſans que tu éprouves jamais aucune peine. Évite les combats, mépriſe les affaires : une ſeule te doit occuper ; c'eſt de chercher, de découvrir les mets les plus délicieux, les boiſsons les plus exquiſes, ce qui flattera le plus tes oreilles & tes yeux, ce qui chatouillera tous

tes sens avec plus de douceur,
les beautés mériteront le pl
partager tes plaisirs, comme
pourras dormir avec plus de
lesse, & sur-tout comment tu
ras unir tant de jouissances
prendre aucune fatigue pour le
sembler.

Voilà les délices que je te
mets. Crains-tu qu'elles puiss
manquer? Rassure-toi, & ne
pas qu'elles te coûtent jamai
cune fatigue de corps ou d'e
Tu profiteras des peines des au
tu ne refuseras aucun moyen
tirer avantage. Je donne à ceu
me suivent le pouvoir de faire
contribuer à leurs intérêts.

Comment t'appelle-t-on? I
Hercule après l'avoir écoutée.

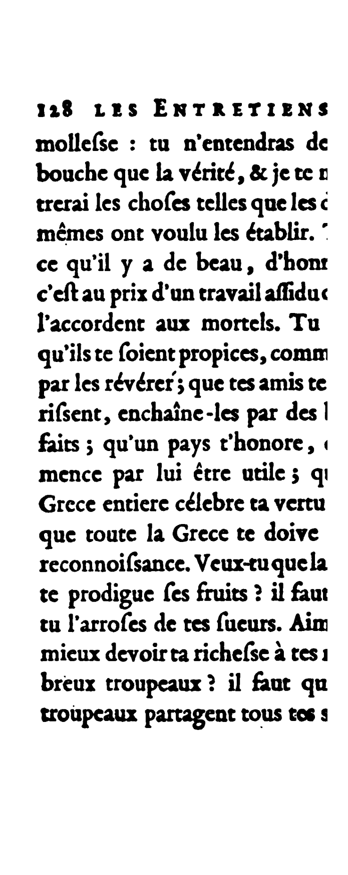
[illegible]

[illegible]
la fésme [illegible]
faire [illegible]
[illegible]

[illegible]

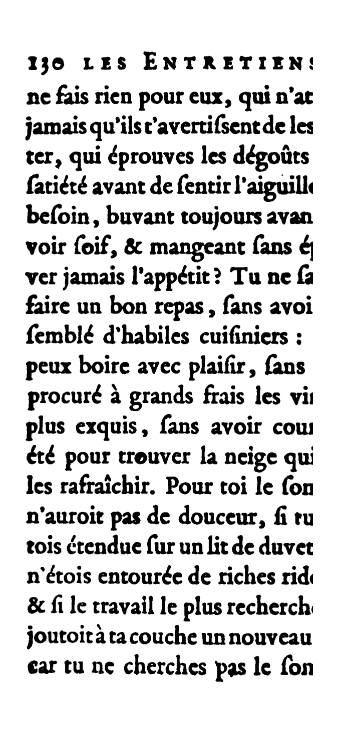
[illegible]
que [illegible]
elle [illegible]
faire [illegible]
me [illegible]
faire [illegible]
Je [illegible]
ces [illegible]
constamment [illegible]
choses [illegible]
gloire [illegible]
plaisir [illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]



mollefse : tu n'entendras de
bouche que la vérité, & je te m
trerai les chofes telles que les d
mêmes ont voulu les établir.
ce qu'il y a de beau, d'honn
c'eft au prix d'un travail affidu c
l'accordent aux mortels. Tu
qu'ils te foient propices, comm
par les révérer; que tes amis te
rifsent, enchaîne-les par des b
faits; qu'un pays t'honore, c
mence par lui être utile; qu
Grece entiere célebre ta vertu
que toute la Grece te doive
reconnoifsance. Veux-tu que la
te prodigue fes fruits ? il faut
tu l'arrofes de tes fueurs. Aim
mieux devoir ta richefse à tes n
breux troupeaux ? il faut qu
troupeaux partagent tous tes s

Si [illegible]
curent [illegible]
dre a [illegible]
tes ennemis : [illegible]
plus [illegible]
[illegible] de [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
de [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
femme [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]



ne fais rien pour eux, qui n'at
jamais qu'ils t'avertiſsent de les
ter, qui éprouves les dégoûts
ſatiété avant de ſentir l'aiguill
beſoin, buvant toujours avan
voir ſoif, & mangeant ſans é
ver jamais l'appétit? Tu ne ſa
faire un bon repas, ſans avoi
ſemblé d'habiles cuiſiniers :
peux boire avec plaiſir, ſans
procuré à grands frais les vi
plus exquis, ſans avoir cou
été pour trouver la neige qu
les rafraîchir. Pour toi le ſon
n'auroit pas de douceur, ſi tu
tois étendue ſur un lit de duvet
n'étois entourée de riches rid
& ſi le travail le plus recherch
joutoit à ta couche un nouveau
car tu ne cherches pas le ſon

pour te remettre de tes fatigues, mais parceque tu n'as rien à faire. Rejettée par les dieux, méprisée des hommes honnêtes, tu te vantes d'être immortelle! Tes oreilles ont été privées des ſons les plus flatteurs; car elles n'ont jamais entendu prononcer tes louanges: tes yeux n'ont jamais joui du plus agréable de tous les ſpectacles; car ils n'ont jamais pu voir une bonne action que tu aies faite. Tu parles, & tu ne peux perſuader: tu éprouves le beſoin, perſonne ne daigne te ſecourir. Quel mortel dans ſon bon ſens voudroit groſſir ton cortege? Ceux qui te ſuivent, débiles dans leur jeuneſse, finiſsent par traîner une vieilleſse inſensée. Bien nourris dans leurs belles années & brillants

d'embonpoint, ils ne connc
pas la fatigue : pâles & maigre
leur vieilleſse, ils la conſon
dans les travaux. Rougiſsant
qu'ils ont fait, pliant sous le
de ce qui leur reſte à faire,
couru de plaiſirs en plaiſirs d
fleur de l'âge, & ſe sont réſe
peines pour le dernier temps.
vie.

Mais moi, admiſe dans le
des immortels, je suis rech
des mortels vertueux. Rien d
ne ſe fait ſans moi dans l'aſsc
des dieux, ni parmi les huma
je reçois dans l'olympe & ſur l
les hommages qui me sont dû
tiſte laborieux me voit parta
travaux; en moi, le bon pere
mille trouve une aide fidele,

clave qui m'implore me voit prête à le ſecourir. Je prête mes conſeils à ceux qui traitent la paix, je combats conſtamment avec ceux qui ſont la guerre, & je partage les liens des cœurs unis par l'amitié.

Ceux que j'aime, ne prévenant jamais l'appétit, n'ont pas beſoin d'apprêts pour faire des repas agréables. Le ſommeil a pour eux des charmes étrangers à ces hommes lâches qui ne connoiſsent pas la fatigue : ils ſe réveillent ſans chagrin, & ne ſe livrent pas au repos quand le devoir leur impoſe de veiller encore. Jeunes, ils ont le plaiſir d'être loués par les vieillards : vieux, ils jouiſsent des reſpects de la jeuneſse. Ils ſe reſsouviennent alors avec joie de ce qu'ils ont fait ; ils s'acquittent

avec joie de ce qui leur reste à
Par moi seule ils sont aim
dieux, chers à leurs amis, r
tables à leurs concitoyens. C
atteint le terme qui leur fut ma
ils ne restent point condam
l'oubli; leur mémoire vit aprè
& leurs noms sont célébrés d'
âge. O toi, mon cher Hercul
ponds à ton illustre origine: t
quelle gloire & quelle félicité
le prix de tes travaux.

C'est à-peu-près ainsi que
cus racontoit comment la Ver
soin de l'éducation d'Hercu
vous rends ses pensées, & n
beautés & la noblesse de sa di
C'est pour vous un sujet de
tation, mon cher Aristippe :
est bon que vous vous occ

de votre conduite pour l'avenir.

IX.

SOCRATE ayant un jour remarqué que Lamproclès, l'aîné de ſes fils, conſervoit du reſſentiment contre ſa mere : Répondez-moi, mon fils, lui dit-il ; ſavez-vous qu'il y a des hommes qu'on appelle ingrats ? — Je le sais, répondit le jeune homme. — Et ſavez-vous quelles sont les actions qui leur ont fait mériter ce titre ? — Puis-je l'ignorer ? On appelle ingrats ceux qui ont reçu des bienfaits, qui peuvent en marquer leur reconnoiſſance & qui ne le font pas. — Mais ne croyez-vous pas qu'on puiſſe ranger les ingrats parmi les hommes injuſtes ? — Je le crois. — Vous avez pu remarquer qu'il eſt injuſte de réduire ſes

amis en servi
duire ses enn
injuste de ma
sance envers
manquer env
C'est, je croi
pas répondre
aux bienfaits
d'un ennemi
d'injustice plu
titude ? — Q
pas ? — Mai
services que l
son injustice
puis le nier.

Eh ! reprit
que nous avon
ne sont-ils pa
tous ? Nous n'
nos parents qu

amis en servitude, & juste d'
duire ses ennemis : est-il de m
injuste de manquer de recon
sance envers ses amis, & juste
manquer envers ses ennemis ?
C'est, je crois, une injustice
pas répondre, quand on le
aux bienfaits d'un ami, & n
d'un ennemi. — Il n'est don
d'injustice plus odieuse que l'i
titude ? — Qui n'en convien
pas ? — Mais plus sont gran
services que l'ingrat a reçus, &
son injustice est criante. —
puis le nier.

Eh ! reprit Socrate, les bie
que nous avons reçus de nos pa
ne sont-ils pas les plus gran
tous ? Nous n'étions pas, & c
nos parents que nous devons l

tençe; c'eſt à eux que nous devons le ſpectacle des merveilles de la nature; c'eſt par eux que nous participons à tous les biens que les dieux ont départis aux mortels. Ces biens sont d'un ſi grand prix à nos yeux, que notre plus grande crainte eſt de les perdre. Auſſi les ſociétés humaines ont-elles établi la peine de mort contre les crimes les plus atroces, parcequ'elles n'ont pas vu d'autres peines capables d'inſpirer plus d'effroi.

L'époux nourrit ſon épouſe qui doit le rendre pere. Il amaſse pour ſes enfants, même avant leur naiſſançe, ce qui sera néceſsaire à ſoutenir leur vie; il fait en leur faveur le plus d'épargnes qu'il lui eſt poſſible : mais la mere fait encore plus

amis en servitude, & juste d'y ré-
duire ses ennemis : est-il de mêm
injuste de manquer de reconnois
sance envers ses amis, & juste d'e
manquer envers ses ennemis ? -
C'est, je crois, une injustice de
pas répondre, quand on le pe
aux bienfaits d'un ami, & mê
d'un ennemi. — Il n'est donc
d'injustice plus odieuse que l'in
titude ? — Qui n'en convien
pas ? — Mais plus sont gran
services que l'ingrat a reçus, d
son injustice est criante. —
puis le nier.

Eh ! reprit Socrate, les b
que nous avons reçus de nos
ne sont-ils pas les plus g
tous ? Nous n'étions pas,
nos parents que nous dev

tençe; c'eſt à eux que nous devons le ſpectacle des merveilles de la nature; c'eſt par eux que nous participons à tous les biens que les dieux ont départis aux mortels. Ces biens sont d'un ſi grand prix à nos yeux, que notre plus grande crainte eſt de les perdre. Auſſi les ſociétés humaines ont-elles établi la peine de mort contre les crimes les plus atroces, parcequ'elles n'ont pas vu d'autres peines capables d'inſpirer plus d'effroi.

L'époux nourrit ſon épouſe qui doit le rendre pere. Il amaſse pour ſes enfants, même avant leur naiſſance, ce qui sera néceſsaire à ſoutenir leur vie; il fait en leur faveur le plus d'épargnes qu'il lui eſt poſſible : mais la mere fait encore plus

pour eux; elle porte avec peine le fardeau qui la met en danger de sa vie; elle nourrit de sa propre substance l'enfant qui est encore dans son sein; elle le met au jour enfin avec de cruelles douleurs; elle l'allaite & lui donne tous ses soins, sans qu'aucun bienfait reçu puisse déja l'attacher à lui. Il ne connoît pas même encore celle qui lui prodigue tant de témoignages de sa tendresse, il ne peut même faire connoître ses propres besoins: mais elle cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire; elle ne cesse de se tourmenter nuit & jour, sans prévoir quelle reconnoissance elle recevra de tant de peines.

Il ne suffit pas de nourrir les en-

fants : dès que l'âge ſemble leur permettre de recevoir quelque inſtruction, leurs parents s'empreſsent de leur enſeigner ce qu'ils ſavent & ce qui pourra leur être utile un jour. Connoiſsent-ils quelqu'un plus capable qu'eux de les inſtruire ? ils les envoient recevoir ſes leçons & ne regrettent aucune dépenſe pour leur donner la meilleure éducation qu'ils puiſsent leur procurer.

Je veux, repondit le jeune homme, que ma mere ait fait tout ce que vous dites, & même beaucoup plus encore : mais elle eſt d'un caractere ſi difficile, qu'on ne peut ſupporter ſon humeur. Elle dit, en vérité, des choſes ſi dures, qu'au prix de la vie on ne ſe réſoudroit pas à les entendre. — Et combien,

depuis ton enfance, ne lui as-tu pas causé de désagréments plus insupportables encore! combien tes cris ne lui ont-ils pas fait passer de mauvaises nuits! combien tes actions, tes paroles, ne l'ont-elles pas tourmentée pendant le jour! & elle l'a supporté. Ne parlons que de tes maladies : que de chagrins ne lui ont-elles pas causés! — Mais du moins je ne lui ai jamais rien dit, jamais rien fait, dont elle ait dû rougir. — Eh! dois-tu trouver plus difficile d'entendre ce qu'elle te dit, qu'il ne l'est aux comédiens de s'écouter réciproquement de sang-froid, lorsque, dans les rôles tragiques, ils s'accablent mutuellement des plus cruelles injures ? Pourquoi montrent-ils tant de patience ? c'est qu'ils

ne penſent pas que leurs camarades, en les chargeant d'outrages, aient deſſein de les inſulter, ni qu'en les menaçant ils aient le projet de leur faire du mal. Et ne sais-tu pas bien auſſi que ta mere, quoi qu'elle puiſse te dire, eſt bien loin de te vouloir du mal? Ne sais-tu pas qu'elle ne veut à perſonne autant de bien qu'à toi? Et cependant tu te trouves offensé! Penſes-tu donc que ta mere ſoit ton ennemie? — Je suis loin de le croire.

Eh bien! continua Socrate, tu as donc une tendre mere, qui, dans tes maladies, prend de toi des soins aſſidus, qui néglige ſa ſanté pour te rendre la tienne, qui tremble que tu ne manques de quelque choſe, qui demande pour toi les bienfaits du

ciel dans les prieres qu'elle adre
aux dieux, qui leur fait pour
chaque jour des offrandes : & tu
traites de cruelle mere ! Si tu ne pe
la ſupporter, seras-tu même capal
de vivre parmi les hommes ? D
moi ; ne penſes-tu pas que nos
voirs nous ſoumettent toujour
quelqu'un ? Ne seras-tu jamais ob
gé de plaire à perſonne, de ſui
perſonne, d'obéir à perſonne,
même à un général, pas même à
magiſtrat ? — J'y serai ſans do
obligé. — Ne faudra-t-il pas a
que tu plaiſes à ton voiſin, p
qu'il te permette, au beſoin,
prendre du feu à ſon foyer, p
qu'il te rende de petits ſervices d
l'occaſion, pour qu'il te donne v
lontiers de prompts ſécours en

d'accident ? – Je conviens de cela.
— Eſt-il indifférent d'avoir pour amis ou pour ennemis ſes compagnons de voyage, de navigation, d'entrepriſes ? Ne crois-tu pas qu'il faille travailler à mériter leur bienveillance ? — Je le crois.

— Mais voilà bien des gens pour qui tu te propoſes d'avoir des égards ; & tu n'en dois pas à une mere qui t'aime autant qu'on puiſse aimer ! Obſerve la conduite du gouvernement. La juſtice néglige toutes les autres sortes d'ingratitude ; elle ne donne point d'action contre ce vice, & laiſse impuni le mauvais cœur qui reçoit des bienfaits ſans en marquer ſa reconnoiſsance : mais elle frappe le citoyen qui manque de reſpect à ſes parents ; elle le tient

éloigné des magiſtratures, perſuadée qu'il eſt incapable de rien de juſte & d'honnête, & que les ſacrifices publics seroient profanés s'il y prenoit part : elle recherche même ſi ceux qui ſe préſentent pour occuper les charges de l'état, ont rendu les honneurs convenables aux ſépultures de leurs peres. Si tu es ſage, mon fils, tu prieras les dieux de te pardonner tes offenſes envers ta mere. Crains qu'ils ne te pourſuivent comme un ingrat, & ne te refuſent tous leurs bienfaits. Crains même que les hommes ne ſe doutent de ton mépris pour tes parents : ils te regarderoient avec horreur, t'abandonneroient à toi-même, & rejetteroient ton amitié. Et comment, témoins de tes procédés o/

fensants pour les auteurs de tes jours, ne croiroient-ils pas que tu ne sauras jamais payer les bienfaits que de la plus noire ingratitude ?

X.

Il s'apperçut que les deux freres Chéréphon & Chérécrate étoient assez mal ensemble. Il les connoissoit, & se trouvant avec le dernier : Ecoutez, mon cher Chérécrate, lui dit-il ; seriez-vous par hasard du nombre de ces gens qui aiment mieux des richesses que leurs freres, & qui ne sentent pas que les richesses sont des choses inanimées qui ont besoin de nos secours, & qu'au contraire nous pouvons trouver de grands secours dans la tendresse de nos freres ? D'ailleurs, il y a bien des richesses dans le monde,

& vous n'avez qu'un frere.
ſe trouve lésé parcequ'on
pas des biens de ſon frere,
particulier aura la même r
ſe plaindre parcequ'il ne ré
ſur ſa tête la fortune de
concitoyens. Comment! o
prendra fort bien tous les av
de la vie ſociale; on ſenti
vaut bien mieux jouir ſans
d'une propriété ſuffiſante,
poſséder ſeul, toujours a
nouvelles craintes, toujou
blant de ſe voir dépouillé
les fortunes réunies de ſe
toyens : & l'on ne compre
les avantages de l'union frat

Dès qu'on a le moyen d
des eſclaves, on en fait l'acq
pour rejetter ſur eux une p

ſes travaux ; on cherche des amis pour profiter de leurs ſecours : & l'on néglige ſes freres ! On diroit qu'il eſt aisé de trouver des amis parmi des citoyens que l'on connoît à peine, & que des freres ne puiſſent être liés entre eux par les nœuds de l'amitié. Cependant l'union la plus étroite eſt préparée par la nature entre des perſonnes nées du même ſang, nourries, élevées enſemble. Nous voyons même naître la tendreſse entre les animaux nourris du même lait.

L'intérêt ſeul devroit ſuffire pour inſpirer l'union fraternelle. Qu'un citoyen ait pour appui l'amitié de ſes freres, on lui marque bien plus d'égards que s'il en étoit privé, & l'on ne ſe haſarde pas ſi légèrement à

lui faire une injuſtice. — Je penſe comme vous, Socrate. Je suis perſuadé qu'on doit ſupporter les défauts de ſon frere, qu'on ne doit pas s'éloigner de lui légèrement, & que les ſujets les plus graves peuvent ſeuls autoriſer une telle rupture. C'eſt un grand bien qu'un frere qui ſe montre tel qu'il doit être : mais quand il manque à tous ſes devoirs, quand on trouve en lui tout le contraire de ce qu'on avoit droit d'en attendre, que voulez-vous que l'on faſse ? Ira-t-on lutter contre l'impoſſible ? — Mais, mon cher Chérécrate, votre frere déplaît-il à tout le monde comme je vois qu'il vous déplaît ? N'y a-t-il pas même des perſonnes qui célebrent, qui chériſsent ſes bonnes qualités

— Et voilà, Socrate, ce qui me le rend encore plus odieux. Il a bien l'art de plaire aux autres : mais, dès que nous sommes ensemble, il n'oublie aucune parole capable de me piquer, il a l'adresse de trouver tout ce qui peut me faire de la peine.

Vous savez, dit Socrate, qu'un bon cheval renverse le cavalier maladroit qui essaie de le monter : si l'on a souvent à se plaindre d'un frere, n'est-ce pas par la raison qu'on ne sait pas saisir son humeur ? — Et comment pourrois-je mériter ce reproche, si je sais répondre avec tout le monde aux honnêtetés qu'on me fait, aux services qu'on me rend ? Mais voulez-vous que j'aille prévenir de soins & d'honnêtetés un homme qui fait toute son étude de me

chagriner ? Je ne suis pas même tenté d'en faire l'eſsai. — Ce que vous dites là m'étonne, mon cher Chérécrate. Je ſuppoſe que vous ayez un chien qui garde vos troupeaux avec vigilance ; je ſuppoſe encore qu'il careſse les bergers, & qu'il aboie dès que vous l'approchez : vous fâcherez-vous contre lui ? Non, vous le flatterez pour tâcher de l'adoucir. Et vous qui ſavez ſi bien répondre aux honnêtetés qu'on vous fait, aux moindres ſervices qu'on vous rend ; vous qui convenez qu'un frere eſt un grand bien quand il ſe comporte comme il le doit, vous ne ferez aucune démarche pour vous concilier la tendreſse du vôtre !

Je ne me flatte pas, répondit Chérécrate, d'être aſsez habile pour

le ramener à ſon devoir. — Mais il me ſemble que vous n'avez pas beſoin pour cela d'une adreſse ſi merveilleuſe. Employez ſeulement pour vous faire aimer de votre frere un certain art qui ne vous eſt pas du tout inconnu. — Apprenez-moi donc ſi je sais la compoſition de quelque philtre amoureux, car je vous avouerai que je ne me connois pas cette ſcience-là. — Apprenez-moi vous-même ce que vous feriez ſi vous ſaviez qu'un homme de votre connoiſsance dût offrir un ſacrifice, & ſi vous aviez envie d'être prié de ſon repas. — Il eſt clair qu'au premier ſacrifice que j'offrirois, je commencerois par l'inviter lui-même. — Je ſuppoſe encore que vous entrepreniez un voyage, & que vous

vouliez engager un de vos amis à prendre soin de vos affaires en votre abſence ; comment vous y prendriez-vous ? — S'il s'abſentoit lui-même, je serois le premier à me charger des ſiennes. — Et ſi vous vouliez qu'un étranger vous accordât l'hoſpitalité quand vous voyageriez dans ſon pays ? — Je ne manquerois pas de lui offrir ma maiſon quand il viendroit à Athenes ; & même, pour qu'il prît avec zele mes intérêts lorſque je serois dans ſa patrie, j'embraſserois les ſiens avec chaleur pendant qu'il seroit dans la mienne.

Eh ! ne voilà-t-il pas, reprit Socrate, que vous connoiſsez tous les philtres qui peuvent nous attacher les hommes ; & vous m'en faiſiez

un myſtere ! Commencez donc à n'avoir pas une mauvaiſe honte d'être le premier à prévenir votre frere. Je crois qu'il eſt également glorieux d'être le premier à attaquer les ennemis de l'état, & à prévenir ſes amis par des bienfaits. Si j'avois cru votre frere plus propre que vous à entamer la négociation, c'eſt à lui que je me ſerois adreſsé : mais j'ai plus de confiance en vous pour conduire heureuſement cette affaire.

En vérité, Socrate, je ne reconnois pas ici votre ſageſse accoutumée. Quoi ! c'eſt moi qui ſuis le plus jeune, & vous voulez me charger du premier rôle ! c'eſt à l'aîné que cet honneur appartient chez toutes les nations. — Comment ! n'eſt-ce pas par-tout au plus jeune à céder le pas

à l'aîné, à ſe lever pour le recevoir, à lui préſenter le meilleur ſiege, à lui céder la parole ? Ne différez pas, honnête jeune homme : eſsayez d'adoucir votre frere, vous trouverez peu de réſiſtance. Son cœur eſt noble, ſon ame grande ; vous le ſavez. Il n'eſt qu'un moyen de s'attacher les petites ames ; c'eſt de leur faire des préſents : mais on ſe ſoumet les ames généreuſes en les prévenant d'amitié.

—Et ſi, malgré toutes mes démarches, il reſtoit toujours le même ? — Que riſquez-vous ? On reconnoîtra que vous êtes un bon, un tendre frere, & que lui-même n'eſt qu'un mauvais cœur, indigne de votre tendreſse. Mais cela n'arrivera pas. A peine verra-t-il que vous

le provoquez à ce combat d'amitié, qu'il vous fera connoître par ses paroles & par ses actions le plus vif empressement à vous obliger. A la maniere dont vous êtes ensemble à présent, je crois voir les deux mains, que les dieux ont faites pour s'entr'aider, oublier leur destination & ne chercher qu'à se gêner l'une l'autre; ou les deux pieds, que la providence a formés pour se donner des secours, ne faire que s'embarrasser réciproquement. N'est-ce pas le comble de la démence & du malheur de tourner contre nous-mêmes ce qui étoit formé pour notre avantage? Il me semble que le ciel, en formant deux freres, a bien plus consulté leurs intérêts mutuels, que celui des pieds, des mains & des

yeux, en les créant doubles. Car les mains ne peuvent ſaiſir à la fois deux choſes qui sont éloignées l'une de l'autre de plus d'une toiſe ; les pieds ne peuvent s'écarter d'une toiſe à l'autre : la vue s'étend bien plus loin ; mais il n'en eſt pas moins impoſſible aux yeux de voir à la fois par devant & par derriere les objets même les plus voiſins. Mais placez aux plus grandes diſtances l'un de l'autre deux freres qui s'aiment : ils ſauront encore ſe rendre des ſervices mutuels.

XI.

J'AI auſſi entendu Socrate s'entretenir de l'amitié, & je crois qu'on peut tirer un grand profit de ce qu'il diſoit pour apprendre la maniere de ſe faire des amis & de vivre avec eux.

J'entends toujours répéter, disoit-il, que le plus grand des biens est un ami fidele & vertueux; & je vois qu'on pense à tout autre chose qu'à se faire des amis. On s'occupe beaucoup d'acquérir des maisons, des terres, des esclaves, des troupeaux, des meubles ; on a grand soin de les conserver : mais tout en disant qu'un ami est le plus grand des biens, on ne cherche ni à se procurer ce bien, ni à s'en ménager la possession.

Considérez la plupart des hommes quand leurs amis ou quand leurs esclaves sont malades. Ils courent chercher un médecin pour secourir leurs esclaves, ils se donnent mille soins pour leur procurer des remedes : mais leurs amis sont délaissés

ſur le lit de douleur. Un de leu
eſclaves meurt ; ils gémiſsent, i
s'écrient qu'ils ont fait une gran
perte : un de leurs amis expire ; :
ſemblent n'avoir rien perdu. Ils o
toujours les yeux ſur tout ce qu':
poſsedent, aucune peine ne peut l
rebuter : leur ami auroit beſoin
leurs soins, ils n'y prennent pas g
de. Ils connoiſsent fort bien tout
leurs autres richeſses, quelque no
breuſes qu'elles ſoient : à peine
reſsouviennent-ils du petit nomb
de leurs amis ; & ſi on leur deman
combien ils en ont, on les voit s'e
brouiller dans ce calcul, tant ils fo
peu de cas de l'amitié !

Eſt-il cependant quelque bi
qu'on puiſse comparer à un am
Un bon ami eſt toujours prêt à

ſubſtituer à ſon ami, à le seconder dans les soins de ſa maiſon, dans les affaires de l'état. Vous voulez obliger quelqu'un; il va vous aider dans cette bonne œuvre: quelque crainte vous agite; comptez ſur ſes ſecours. Faut-il faire des dépenſes, des démarches, employer la force ou la perſuaſion? vous trouverez en lui un autre vous-même. Dans le bonheur, il ajoute à votre joie: dans les revers, il releve votre ame prête à ſuccomber. Les ſervices que nous tirons de nos pieds, de nos mains, de nos yeux, de nos oreilles, il n'en eſt aucun que ne puiſse nous rendre le zele d'un ami. Ce que vous n'avez pas fait vous-même, ce que vous n'avez pas vu, pas entendu, votre ami l'a entendu,

l'a vu, l'a fait à votre place. Vous cultivez des arbres pour en recueillir les fruits : vous négligez un verger bien plus fertile, & qui rapporte toutes les eſpeces de fruits ; celui de l'amitié.

XII.

JE me rappelle encore un de ſes entretiens qui me ſembloit bien capable d'engager ſes auditeurs à faire un retour ſur eux-mêmes, pour ſavoir à quel point ils méritoient l'eſtime de leurs amis.

Ayant su qu'un homme de ſa connoiſſance négligeoit ſon ami accablé par l'infortune, il adreſſa la parole à Antiſthene en préſence de cet indigne ami & de pluſieurs autres perſonnes. Croyez-vous, dit-il, mon cher Antiſthene, qu'on puiſſe

mettre un prix à des amis comme on en met un à des esclaves? car, parmi les esclaves, l'un vaut deux mines, l'autre n'en vaut pas la moitié d'une, un autre en vaut cinq, on en paie quelques uns jusqu'à dix: on dit même que Nicias, fils de Nicérate, a donné jusqu'à un talent d'un esclave capable de diriger les travaux de ses mines d'argent. Examinons donc s'il est possible d'établir un tarif des amis, comme on pourroit en faire un des esclaves. — Cela ne me paroît pas impossible, dit Antisthene: car il est tel ami que j'aimerois mieux avoir que deux mines, tel autre pour qui je ne voudrois pas sacrifier une demi-mine, tel dont je donnerois volontiers cinq mines, & tel enfin que je préférerois

à toutes les fortunes du m

Cela étant ainsi, reprit S
je crois qu'on feroit bien d
miner soi-même, de cherch
bien on pourroit être évalu
ami, & de travailler à deve
assez grand prix pour ne pa
dre d'être négligé. J'enten
les jours des gens qui se pl
de ce que leurs amis les ab
nent; d'autres qui disent q
prétendus amis les sacrif
pour une mine. Je crois en
raison : comme on vend, à
prix que ce soit, un méch
clave, il me paroît très con
de se défaire d'un méchant
prix qu'on en peut trouver.
ne vois pas qu'on se déterm
lontiers à vendre un bon

ni qu'on abandonne ſans peine un ami vraiment eſtimable.

XIII.

JE trouve qu'il donnoit auſſi de grandes lumieres ſur le choix qu'on doit faire de ſes amis.

Que croyez-vous qu'on doive conſidérer, mon cher Critobule, diſoit-il un jour, quand on veut ſe procurer un digne ami ? Ne faut-il pas d'abord qu'il sache commander à la ſenſualité, à l'amour, à la volupté, au ſommeil, à la pareſse ? car s'il ſe laiſse dominer par ces vices, il eſt incapable de rien faire d'utile pour lui-même. Quel avantage pourroit donc en eſpérer un ami ? — Aucun, ſans doute. — Mais s'il aime la dépenſe, s'il n'a jamais aſsez, s'il emprunte ſans ceſse à ſes voiſins

ſans pouvoir jamais rendre, s'il ſe pique quand on refuſe de lui prêter, ne trouvez-vous pas que ce sera un ami fort à charge? — Aſsurément. — Ce ne sera donc pas lui que vous choiſirez? — Dieu m'en garde! — Cherchons-en donc un qui ſoit meilleur ménager. Mais il ne penſe qu'à l'argent, eſt peu sûr en affaires, aime beaucoup à recevoir & point du tout à donner. — Je crois que cet ami-là seroit encore pire que l'autre.

Et celui qui, toujours animé du deſir d'augmenter ſa fortune, ne fera jamais rien qu'il ne voie quelque choſe à gagner? — Je n'en ferai pas mon ami, car à quoi me seroit-il bon? — Et que dirons-nous du brouillon toujours prêt à faire

à ſon meilleur ami une foule d'ennemis ? — Que c'eſt un monſtre qu'on doit fuir. — Et de l'homme qui n'a aucun de ces défauts, mais qui aime beaucoup à recevoir des ſervices, & n'en sait jamais témoigner ſa reconnoiſsance ? — Que ce seroit encore un ami fort inutile. Mais comment donc nous y prendre pour nous faire un ami ?

— Il faut qu'il ſoit tout le contraire des gens que nous venons de dépeindre ; ennemi de la molleſse & de la ſenſualité, sûr en affaires, fidele à ſa parole, incapable de recevoir un ſervice ſans en marquer ſa reconnoiſsance : un tel homme ne peut manquer d'être utile à ſes amis. — Mais comment le connoître avant de l'avoir éprouvé ? — Et

comment s'y prend-on quand on a besoin d'un bon statuaire ? On ne le choisit pas sur sa parole : mais, quand on en voit un qui a déja fait de belles statues, on a tout lieu de croire qu'il aura le talent d'en faire encore d'autres aussi belles. — J'entends : vous voulez dire qu'un homme qui s'est bien comporté avec ses premiers amis, donne aux nouveaux une juste espérance qu'ils n'en seront pas moins satisfaits.

XIV.

Nous avons donc trouvé l'ami qu'il nous faut, continua Critobule : comment faire à présent pour nous l'attacher ? — Voilà la difficulté, répondit Socrate ; car il n'est pas aisé de prendre un ami malgré lui, ni de le retenir à la chaîne comme

un prisonnier. — Mais dites donc enfin comment on se fait des amis. — On dit qu'il y a des paroles enchanteresses qui font aimer ceux qui les savent, des philtres capables de gagner les cœurs que l'on veut conquérir. — Où trouverons-nous ces secrets ? — Vous avez lu dans Homere les paroles que les Sirenes chanterent à Ulysse. En voici le commencement :

C'est à toi que les Grecs doivent toute leur gloire.

— Mais dites-moi, Socrate, est-ce par les mêmes paroles qu'elles enchantoient & savoient retenir tous les autres navigateurs ? — Non vraiment, elles ne les adressoient qu'aux cœurs amoureux de la gloire.

— Je commence à comprendre

quel eſt l'enchantement dont vous parlez ; ce n'eſt autre choſe que la louange. Mais il ne faut pas qu'elle ſoit maladroite, & que celui qu'on loue puiſse croire qu'on ſe moque de lui. Tel homme n'ignore pas qu'il eſt laid, petit, foible : ſi je m'aviſe de le louer ſur la majeſté de ſa taille, ſur la beauté de ſes traits, ſur ſa force invincible, c'eſt le moyen d'en être rebuté & de m'en faire un ennemi. Mais ne connoiſsez-vous pas encore d'autres enchantements ? — Non ; j'ai ſeulement entendu dire que Périclès en connoiſsoit de toutes les eſpeces, & il en a bien fait uſage pour ſe faire aimer de toute la ville. — Et comment Thémiſtocle avoit-il gagné les cœurs de tous les citoyens ? — Oh ! celui-là ne

ſavoit pas d'enchantements, mais il ſavoit rendre de grands ſervices.

— C'eſt comme ſi vous diſiez que, pour ſe faire de vrais amis, il faut être homme de bien & faire de bonnes actions. — Croiriez-vous donc que, ſans vertu, on pût ſe faire des amis vertueux ? — Pourquoi non ? J'ai vu de méchants rhéteurs liés avec les orateurs les plus célebres, & des gens qui n'entendoient rien au métier de la guerre vivre dans la familiarité de nos meilleurs généraux. — Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous jamais vu des gens qui ne fuſſent bons à rien ſe faire des amis utiles ? — Jamais, & je vous accorde volontiers qu'il eſt impoſſible au méchant de gagner le cœur des gens de bien.

XV.

Mais dites-moi, continua-t-il, eſt-ce aſsez d'être honnête & vertueux pour devenir l'ami des hommes eſtimables ? — Je conçois d'où naît votre doute, reprit Socrate. Vous voyez tous les jours des gens qui font le bien, qui ont horreur de toute baſseſse, & qui, loin de s'aimer, s'élevent les uns contre les autres, & ſe traitent plus indignement que ne feroient les derniers des hommes. — Et ce n'eſt pas ſeulement entre les particuliers que je vois régner ces diſsentions ; les peuples même qui ont le plus d'eſtime pour la vertu, d'horreur pour la honte, ſe font tous les jours entre eux les guerres les plus cruelles. Plus j'y penſe, plus je déseſpere de

trouver des amis. Les méchants ne peuvent s'aimer entre eux. Des ingrats, des cœurs froids, indifférents, des avares, des traîtres, des débauchés, seroient-ils dignes de connoître l'amitié ? La nature les a faits pour se haïr réciproquement. Vous avez fort bien remarqué qu'ils peuvent encore moins prétendre à l'amitié des gens de bien. Ils font le mal : comment plairoient-ils à ceux qui le détestent ? Mais si ceux mêmes qui cultivent la vertu se portent mutuellement envie ; si, pour s'élever aux premieres places, ils sont toujours prêts à s'attaquer les uns les autres ; où trouvera-t-on des amis ? où trouvera-t-on de la bienveillance & de la fidélité ?

Notre question, mon cher Cri-

tobule, peut s'envisager sous plusieurs faces. La nature semble avoir fait les hommes pour s'aimer : ils ont besoin les uns des autres, ils sont sensibles à la pitié, ils trouvent leur avantage à s'entr'aider; les secours qu'ils reçoivent excitent leur sensibilité. Mais, d'un autre côté, ils ne semblent pas moins faits pour se haïr. Tous ont les mêmes idées sur les biens & les plaisirs : ils se combattent pour se les procurer. La diversité des opinions les arme les uns contre les autres : la colere, les querelles, ne leur laissent point de paix; la fureur de s'enrichir les divise, la jalousie attise leur haine.

Cependant l'amitié se fait place au milieu de toutes ces passions : elle unit les cœurs honnêtes, & la

vertu reçoit des ſacrifices. On aime mieux poſséder en paix une fortune bornée, que de combattre pour tout avoir : on ſupporte les beſoins preſſants pour ne pas les ſatisfaire aux dépens des autres : on commande même à la plus impérieuſe des paſſions, & l'on n'arrache pas la Beauté qu'on aime au lit nuptial : on ſe contente de ce qu'on poſsede légitimement, &, loin d'attenter aux propriétés des autres, on leur fait part de ſes richeſses. Les diſsentions particulieres s'appaiſent en faveur de l'intérêt commun : la haine reçoit un frein & ne s'emporte pas à des excès qui laiſseroient un long repentir. Il eſt même un moyen d'éteindre l'envie ; le riche partage ſes richeſses avec ſon ami pauvre, & le

pauvre regarde comme sa propre fortune celle de son bienfaiteur.

Pourquoi donc penser que les hommes honnêtes qui veulent s'élever aux honneurs & remplir les grandes charges, ne sont jamais occupés qu'à se nuire? Ils peuvent, au contraire, se servir mutuellement. N'aspirer aux honneurs & aux magistratures que pour nager dans la volupté, pour opprimer les citoyens, pour s'enrichir aux dépens de l'état, c'est être injuste, méchant, incapable de contracter avec personne une liaison estimable. Mais celui qui ne veut s'élever que pour se mettre au-dessus de l'injustice, que pour secourir ses amis, que pour bien servir l'état, est-il donc incapable de s'unir avec d'autres citoyens

honnêtes comme lui ? Lié avec eux, en sera-t-il moins utile à ſes amis ? En ſe donnant de vertueux coopérateurs, en ſervira-t-il moins bien ſon pays ? Il eſt certain que ſi, dans les jeux gymniques, il étoit permis aux meilleurs combattants de ſe ranger du même parti, ils seroient aisément vainqueurs, & remporteroient les prix de tous les combats. Ces ligues leur sont interdites; mais elles ne le sont pas dans les affaires d'état. Les hommes vertueux, élevés aux grands emplois, sont maîtres de s'accorder avec des citoyens qui leur reſsemblent, & de faire d'un commun accord le bien de la patrie. Pourquoi donc ne chercheroient-ils pas à s'aſsocier des amis honnêtes ? Pourquoi ne leur com-

muniqueroient-ils pas leurs desseins ? Comment aimeroient-ils mieux les avoir pour adversaires que de recevoir leurs secours ?

XVI.

PRENEZ donc courage, mon cher Critobule; travaillez à vous rendre vertueux, & cherchez ensuite des amis dignes de vous. Peut-être ne vous serai-je pas inutile, car je suis fait pour l'amitié. Quand j'aime quelqu'un, je suis tout de feu pour m'en faire aimer. Il faut qu'il me recherche comme je le recherche lui-même, qu'il desire ma société comme je desire la sienne. Mon adresse ne vous sera pas inutile pour vous faire des amis : ne me cachez donc point alors vos penchants. Accoutumé à chercher à plaire à ceux

qui me plaiſent, je ne dois pas être tout-à-fait novice dans l'art de gagner les hommes.

Un sage tel que vous, répondit Critobule, ne peut m'aider à trouver des amis qu'autant qu'il me croira digne d'en avoir, & je sais que vous ne voudriez pas mentir pour mes intérêts.

Vos intérêts! repartit Socrate: eh! seroit-ce donc les prendre que de vous donner des louanges que vous n'auriez pas méritées? Non; je vous ſers bien mieux en vous exhortant à la vertu, en vous perſuadant de l'embraſser. Je vais vous rendre cette vérité encore plus ſenſible. Si vous vouliez gagner l'amitié d'un habile pilote, que je puſse lui faire accroire que vous entendez

bien ſon métier, & qu'il vous co
fiât la conduite d'un vaiſseau, qu'a
riveroit-il ? Ne ſentez-vous pas que
ne connoiſsant rien aux manœuvre
d'un navire, vous ne manqueri
pas de perdre le bâtiment & de vous
perdre vous-même ? Si j'étois aſsez
bon menteur pour perſuader à la
république de ſe remettre entre vos
mains & de vous confier le comman-
dement de ſes armées, l'adminiſtra-
tion de la juſtice, la geſtion des af-
faires, ne vous repréſentez-vous pas
tous les maux que vous lui feriez &
les malheurs que vous éprouveriez
vous-même ? Si je me contentois de
vous recommander à quelque riche
particulier, l'aſsurant qu'il n'y a
pas d'homme plus capable que vous
de bien conduire une maiſon, &

que, ſur ma parole, il ſe reposât ſur vous de l'adminiſtration de ſes biens, que gagneriez-vous à l'épreuve ? d'être à la fois regardé comme la ruine d'une maiſon & couvert de ridicules.

Croyez-moi, mon cher Critobule, le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux, de paſser pour homme de bien, c'eſt de travailler à l'être. Conſidérez tout ce qu'on appelle des vertus, & vous verrez que toutes s'augmentent par l'étude & l'exercice. Notre devoir eſt de les rechercher. Si vous penſez autrement, vous pouvez me l'apprendre. — Je rougirois d'oppoſer quelque choſe à vos ſentiments : ce seroit contredire à la fois l'honneur & la vérité.

XVII.

QUAND les amis de Socrate ſe trouvoient dans l'embarras par ignorance, il tâchoit de les en tirer par ſes avis : ſi l'infortune étoit la cauſe de leur détreſse, il leur apprenoit à ſe donner des ſecours mutuels. Je vais raconter ce que je sais à cet égard.

Il voyoit la triſteſse peinte ſur le viſage d'Ariſtarque. Vous me paroiſsez, lui dit-il, avoir quelque chagrin : c'eſt un fardeau peſant qu'il faut partager avec ſes amis, & je vous ſoulagerai peut-être en partie du poids qui vous accable. — Je suis dans un grand embarras, Socrate, répondit Ariſtarque. La sédition a forcé la plupart des citoyens à chercher un aſyle au Pirée : mes ſœurs, mes nieces, mes couſines,

ſe trouvant dans l'abandon, ſe sont toutes retirées chez moi. Il n'y a pas à préſent dans ma maiſon moins de quatorze perſonnes libres. Nous ne retirons rien de nos terres, puiſque la campagne eſt au pouvoir des ennemis. Nous ne recevons rien de nos maiſons, puiſque la ville eſt preſque déſerte. Vendrai-je mes meubles ? perſonne n'en veut acheter. Emprunterai-je de l'argent ? on n'en prête plus. Je crois qu'il seroit plus aisé d'en trouver dans les rues que d'en emprunter. Il eſt bien triſte, Socrate, de voir ſa famille périr de miſere ; & vous ſentez qu'on ne peut nourrir tant de monde dans ſes circonſtances actuelles.

Mais comment ſe fait-il donc, reprit Socrate, que Céramon puiſse

nourrir un grand nombre d'hommes ; qu'il ſuffiſe à ſes beſoins & aux leurs, & qu'il parvienne même à s'enrichir, tandis que vous êtes menacé de périr de beſoin parceque vous avez pluſieurs perſonnes à nourrir ? — Cela eſt bien différent : ce sont des eſclaves qu'il nourrit, & mes parentes sont des perſonnes libres. — Et qui eſtimez-vous le plus des perſonnes libres qui sont chez vous, ou des eſclaves de Céramon ? — Mais ce sont apparemment les perſonnes libres qui sont chez moi. — N'eſt-il donc pas honteux que Céramon faſse fortune parcequ'il a chez lui des hommes dont vous faites peu de cas, & que vous ſoyez dans la miſere pour avoir chez vous des perſonnes qui méritent de la

considération : — Mais je sçavois que des ouvriers, & mes parentes ont reçu une éducation conforme à leur naissance.

— Expliquons-nous. Appellez-vous des ouvriers : ne sont-ce pas des hommes qui savent faire des choses utiles ? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile ? — Assurément. — Et le pain ? — Il ne l'est davantage. — Et les robes d'hommes & de femmes, les tuniques, les chlamydes ? — Tout cela est d'une grande utilité. — Et vos parentes ne savent-elles faire rien de tout cela ? — Je crois qu'il n'y a rien de tout cela qu'elles ne sachent faire. — Eh bien ! ne parlons que d'une seule de ces industries. Vous ignorez peut-être que Nausicydès, qui ne fait que

de la farine, se nourrit très bien lui & ses esclaves, qu'il entretient des troupeaux de toutes les especes, & qu'il fait même d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'état : Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille & vit fort à son aise : Déméas, du bourg de Collyte, se soutient en faisant des tuniques ; & la plupart des habitants de Mégare vivent fort bien quoiqu'ils ne sachent faire que des camisoles. — J'en conviens ; c'est qu'ils achetent des esclaves étrangers, & qu'ils les font travailler. Puis-je employer de même des personnes libres, mes parentes ? — Oh ! j'entends : parcequ'elles sont libres, parcequ'elles sont vos parentes, il faut qu'elles ne fassent autre chose que manger & dormir.

auxquelles elles devoient s'appliquer, & dont elles eſpéroient tirer un bon parti ? Quels hommes vous paroiſsent avoir la meilleure conduite ? Sont-ce les pareſseux, ou les hommes occupés d'objets utiles ? Quels sont les plus juſtes ? Sont-ce ceux qui travaillent, ou ceux qui rêvent, les bras croisés, aux expédients qu'ils trouveront pour vivre ? Je suis sûr qu'en ce moment vous n'aimez pas vos parentes, & que vous n'en êtes pas aimé. Vous ſentez qu'elles vous ruinent, & elles ſentent qu'elles vous sont à charge. Il eſt à craindre que bientôt la froideur ne ſe tourne en haine, & que vous ne perdiez pour toujours les ſentiments qui vous uniſsoient. Mais qu'elles travaillent sous vos

yeux ; vous les aimerez, parceque vous verrez qu'elles vous sont utiles : vous leur serez chers, parcequ'elles reconnoîtront qu'elles vous plaisent davantage. Vous vous rappellerez tous avec joie vos services mutuels ; ce souvenir ajoutera à votre tendresse, & vous vous sentirez chaque jour plus fortement attachés les uns aux autres par les liens du sang & de l'amitié.

S'il s'agissoit de faire quelque chose de honteux, il faudroit préférer la mort : mais ce que vos parentes savent faire, est ce qui convient le mieux à leur sexe ; & ce qu'on sait, on le fait bien, on le fait avec aisance, avec promptitude, avec plaisir. Ne tardez pas à leur faire une proposition qui ne leur

sera pas moins utile qu'à vous-même, & j'espere qu'elles la recevront avec joie. — Vous me donnez un excellent conseil, mon cher Socrate. Tantôt je n'osois emprunter de l'argent, parceque je savois qu'après l'avoir dépensé je ne serois pas en état de le rendre. Je crois pouvoir emprunter à présent pour commencer notre travail.

En effet il trouva de l'argent, il acheta de la laine. Les femmes quittoient à peine l'ouvrage pour prendre leurs repas. La tristesse fit place à la gaieté, le soupçon à la confiance. Elles aimerent Aristarque comme leur protecteur; il les aimoit comme des personnes qui lui étoient utiles.

Enfin il revint voir Socrate, &

lui conta gaiement cette révolution. Il n'y a plus que moi, disoit-il, qui sois grondé dans la maison, parce que je mange & que je ne fais rien. — Eh ! que ne leur contez-vous la fable du chien ? répondit Socrate.

Du temps que les bêtes parloient, on dit qu'une brebis fit des reproches à son maître. Je vous trouve admirable, lui dit-elle. Nous vous rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, & jamais vous ne nous donnez rien : il faut que nous arrachions notre nourriture à la terre. Votre chien vous rapporte-t-il quelque chose ? & c'est pourtant à ce bel animal que vous prodiguez les mets de votre table. Le chien écoutoit ces plaintes. A vous en croire, dit-il, je ne suis donc bon

à rien. Et qui vous garde, si ce n'e moi ? Sans moi, vous seriez la pre des voleurs ou le repas des loup & si je ne veillois pas pour vo sûreté, la peur vous empêcher même de prendre votre nourritu Les brebis entendirent raison, & trouverent plus mauvais que le chi leur fût préféré.

Faites aussi comprendre à v dames que vous êtes pour elles co me le chien de la fable, que c' vous qui les protégez, qui veill sur elles, & que c'est par vous se qu'elles peuvent travailler gaieme & sans craindre aucune insulte.

XVIII.

Socrate rencontra par hasard u de ses amis qu'il n'avoit pas vu d puis long-temps. Eh ! d'où vene

vous donc, mon cher Euthere ? lui dit-il. — Je suis revenu à la fin de la guerre d'un voyage que j'ai fait dans les pays étrangers, & je suis ici depuis ce temps-là. On m'a pris tous les biens que j'avois au-delà des frontieres ; mon pere ne m'a rien laissé dans l'Attique : il faut à présent que je reste dans mon pays & que je travaille pour vivre. Je crois que cela vaut mieux que de rien demander à personne. D'ailleurs qui voudroit me prêter ? Je n'ai rien à mettre en gages. — Eh ! combien de temps croyez-vous avoir assez de force pour gagner votre vie ? – Ah ! fort peu de temps, mon cher Socrate. — Cependant, quand vous serez vieux, vous aurez des dépenses à faire, vous ne

serez plus en état de travailler
personne ne voudra se servir
vous. — Vous avez bien raison
Ce que vous pourriez donc faire
mieux, ce seroit de vous livrer dès
à présent à des occupations qui puis-
sent mettre votre vieillesse au-des-
sus de la misere. Que ne tâchez-
vous de trouver un homme qui a
de grands biens, & qui soit bien
aise d'avoir quelqu'un pour les ré-
gir ? Vous auriez l'œil sur ses ou-
vriers, vous ménageriez ses reve-
nus, vous auriez une inspection sur
toute sa maison; en un mot, vous
feriez ses affaires, & les vôtres ne
s'en trouveroient pas plus mal.

— Mais c'est une servitude, &
j'aurois bien de la peine à la suppor-
ter. — Comment! ceux qui sont à la

tête de l'état, qui en conduisent les affaires, sont-ils donc regardés comme des esclaves ? Il me semble au contraire qu'ils passent pour les plus libres des hommes. — Cela est vrai; mais je ne pourrois me soumettre à recevoir des reproches. — Il n'est pas aisé, mon cher Euthere, de rien faire sans être exposé au reproche. Quoi qu'on entreprenne, on ne peut guere éviter de faire des fautes; &, quand on n'en feroit aucune, ne trouve-t-on pas des juges ineptes & malins, toujours prêts à condamner ? Enfin, vous faites quelque chose à présent, & je serois bien étonné si vous pouviez vous mettre au-dessus de la critique. Tout ce que je vous conseille, c'est d'éviter les gens qui aiment à condamner,

& de vous attacher à des perſonnes qui jugent ſainement ; c'eſt de vous en tenir à ce que vous êtes en état de faire, & de vous défier de ce qui eſt au-deſsus de vos forces ; c'eſt enfin de mettre tous vos soins, toute votre intelligence, à bien remplir ce que vous aurez entrepris. En un mot, ſuivez mes avis ; c'eſt, je crois, le moyen d'eſsuyer peu de reproches, de vous mettre au-deſsus de la miſere, de vivre dans une certaine aiſance ſans craindre un fâcheux avenir, & de vous ménager des reſsources pour la vieilleſse.

XIX.

CRITON diſoit un jour à Socrate qu'il étoit bien difficile de vivre à Athenes & de veiller ſur ſa fortune.

On m'intente tous les jours des procès, ajoutoit-il : ce n'eſt pas que perſonne ait à ſe plaindre de moi ; mais on sait fort bien que j'aime mieux donner de l'argent que de ſuivre des procédures. — Dites-moi, Criton, lui répondit Socrate, ne nourriſsez-vous pas des chiens pour qu'ils éloignent les loups de vos troupeaux ? — Sans doute, & je me trouve fort bien de cette dépenſe. — Eh ! qui vous empêcheroit de nourrir auſſi un homme qui eût le pouvoir & la volonté d'éloigner de vous la foule des chicaneurs ? — Je le ferois volontiers ; mais je crains qu'il ne ſe tourne lui-même contre moi. — Eh quoi ! ne voyez-vous pas qu'on trouveroit à la fois plus d'agrément & de profit à obliger un homme tel

que vous qu'à s'en faire un ennemi? Sachez qu'il ne manque pas ici de gens qui se feroient un grand honneur d'obtenir votre amitié.

Ils firent quelque temps après la découverte d'Archédeme : il étoit pauvre, mais il entendoit bien les affaires, & ne manquoit pas d'éloquence. Ce n'étoit pas de ces gens qui trouvent tout le monde digne de les obliger. Il aimoit la justice, & disoit qu'il est fort aisé de s'enrichir avec ceux qui ne la respectent pas : mais il étoit incapable de faire fortune à ce prix.

Criton résolut de se l'attacher. Il ne recevoit pas de ses maisons de campagne du blé, de l'huile, du vin, de la laine, ou d'autres semblables provisions, sans lui en en-

voyer une partie. Toutes les fois qu'il faisoit des sacrifices, il l'invitoit au repas, & ne négligeoit aucune occasion de lui faire plaisir.

Archédeme voyant que la maison de Criton lui étoit offerte, se dévoua tout entier à son bienfaiteur. Il se mit à étudier la conduite des ennemis de Criton, & découvrit que c'étoient des gens couverts d'infamie & chargés de la haine publique. Il en appella un en justice. Ce misérable, à qui sa conscience faisoit plus d'un reproche, sentit bien qu'il ne pourroit se tirer d'affaire sans éprouver le supplice qu'il méritoit, ou sans payer du moins une forte amende; il mit tout en œuvre pour faire désister Archédeme de son accusation : mais celui-ci ne se laissa

pas fléchir que le scélérat n'eût abandonné toutes ses poursuites contre Criton, & ne lui eût encore donné de l'argent. Ce ne fut pas le seul service de ce genre qu'il rendit à son bienfaiteur.

Quand un berger a un bon chien, les autres pasteurs ne s'éloignent pas de lui, afin que leurs troupeaux soient en sûreté sous la même garde : c'est ainsi que les amis de Criton cherchoient à se mettre sous la garde d'Archédeme. Celui-ci saisissoit toutes les occasions d'obliger Criton, qui vivoit ainsi dans la sécurité, & la procuroit à tous ses amis.

Les ennemis d'Archédeme ne manquerent pas de lui reprocher qu'il s'étoit rendu par intérêt le flat-

teur de Criton. Eſt-ce donc une honte, répondit-il, de recevoir les bienfaits des hommes qu'on eſtime, & de chercher à les obliger à ſon tour ; de s'en faire des amis, & de fuir le commerce des méchants ? Non, ſans doute. Mais nuire aux hommes vertueux, mais provoquer leur haine, mais partager les complots des méchants, rechercher leur amitié, ſe lier avec eux plutôt qu'avec les gens de bien ; voilà ce que j'appelle le comble de l'infamie.

Archédeme fut toujours depuis conſidéré des amis de Criton, qui le mettoit lui-même au nombre de ſes meilleurs amis.

XX.

SOCRATE ſe trouvant avec ſon ami Diodore : Si un de vos eſclaves,

lui dit-il, prenoit la fuite, ne tâcheriez-vous pas de le retrouver ? — Je ferois plus encore : je promettrois une récompenfe à ceux qui me le rameneroient. — Et n'auriez-vous pas soin d'un de vos efclaves qui tomberoit malade ? n'appelleriez-vous pas des médecins pour lui conferver la vie ? — Afsurément.

— Et fi un homme de votre connoifsance, qui pourroit vous être bien plus utile que vos efclaves, tomboit dans la mifere, ne feriez-vous pas bien de penfer à lui & de ne pas le laifser périr ? Vous favez qu'Hermogene n'eft pas un ingrat : il rougiroit de recevoir de vous aucun fervice fans vous en rendre à fon tour. Quoi donc ! un homme qui fe porteroit de lui-même à vous fer-

vir, qui seroit plein de bonne volonté, qui vous resteroit attaché constamment; un homme que vous trouveriez toujours prêt à seconder vos desirs, à les prévoir, à les prévenir, à remplir vos volontés avant même que vous eussiez eu le temps de les former; un tel homme ne vaudroit-il pas mieux que tous vos esclaves? Les bons économes nous prescrivent d'acheter quand nous trouvons à bas prix une marchandise précieuse: nous sommes dans un temps où les amis sont peu recherchés: c'est une belle occasion de se les procurer à peu de frais.

Vous parlez à merveille, reprit Diodore. Faites-moi un plaisir; dites à Hermogene de passer chez moi. — Je n'en ferai rien, dit Socrate,

Je crois que c'eſt à vous d'aller le trouver, & il me ſemble que la choſe vous intéreſse encore plus particulièrement que lui.

Diodore rechercha donc Hermogene. Il lui en coûta peu, & il eut un ami qui n'agiſsoit que pour lui être utile, qui ne parloit que pour lui plaire, & dont l'eſprit agréable répandoit chaque jour un nouveau charme dans ſa ſociété.

Fin du Tome premier.



OCT 3 0 1942

